

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L' E C H O

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 1er Mai 1859.

No. 9.

SOMMAIRE : Le Mois de Mai. — Une petite fille à Marie, (poésie.) — Plaidoyer sur la gloire Littéraire et la gloire Militaire. — Discours de Mr. Louis Beaubien pour les Lettres. — Discours de Mr. Adolphe Germain pour l'Épée. — Discours de Clôture, par M. Denis Sénécal. — Notice sur M. L. T. Bédard, prêtre de Québec. — Économie et Charité — La Passion prédite par l'Enfant Jésus, (poésie.) — La Maman de huit ans, (suite et fin.)

Les souscripteurs de l'*Echo* qui n'ont pas encore soldé leur abonnement, sont priés d'en faire parvenir le prix à M. Jean Thibodeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, ou à MM. Duvernay Frères.

Nos abonnés qui ont changé ou qui doivent changer de demeure sont priés de nous faire connaître leur nouvelle adresse.

LE MOIS DE MAI.

I

La nature renaît, tout germe et bourgeoine. La terre reprend sa robe de fiancée et le ciel ses nuages d'azur. Comme les rayons du soleil descendent tièdes et moelleux sur les prairies qui reverdissent, l'oiseau est revenu de ses lointains voyages, et nous rend ses joyeuses mélodies : chaque âme a retrouvé sa prière. Voici le Mois de Mai. . . . Salut Mois de Marie !!!

A Toi, Vierge sans tâche, ces fleurs qui s'épanouissent, balançant leurs calices comme un encensoir : à Toi, ces brises parfumées qui courent dans les vallées, sur les montagnes. C'est le symbole de tes vertus, des baumes ineffables que tu répands sur nous. Le Mois de Mai, c'est un messenger d'espérance, un rayon de bonheur, le doux Mois de Marie !!

Il s'ouvre ce beau Mois, et nos lecteurs ne seront pas étonnés de nous voir, à cette occasion solennelle, payer notre tribut d'amour et de louanges à la Vierge bénie. Pour qui ce devoir est-il plus sacré que pour une Revue qui a pris à tâche d'encourager tout le bien qui se fait en ce pays, qui lui est spécialement consacré ? Marie, n'est-elle pas la protectrice de toutes les pensées généreuses ? Et n'avons-nous pas besoin qu'elle bénisse toutes les œuvres dont nous sommes l'*Echo* ?

Notre dessein, aujourd'hui, est donc de parler du Mois de Mai ; de ce mois que la piété a consacré à la Reine des Anges. De ce mois privilégié entre tous, et pendant lequel chaque fidèle se fait un devoir de rendre des hommages particuliers à la Mère de Dieu, qui est aussi la mère des hommes.

Qu'elle est belle la pieuse coutume de faire dans les maisons particulières, comme des autels où l'on place une statue de Marie, aux pieds de laquelle on s'empresse de venir rendre chaque jour des hommages de vénération et de dévotion filiale ! Quoi de plus propre à attirer sur les maisons et dans les âmes, les plus abondantes bénédictions, à fortifier la foi, et à faire pénétrer dans l'intérieur des familles, les usages les plus salutaires. Par là les Mères ont une occasion favorable de ranimer la piété de tous les membres de la famille, et conserver la sainte habitude de la prière faite en commun. Cette coutume si précieuse, autrefois si religieusement observée par nos pères, et qui tend peut-être à disparaître parmi nous, sachons la faire reflourir ; car qui sait, si ce moyen n'aura pas pour effet de ramener à Dieu de pauvres prodiges, dont les âmes nous sont bien chères.

Mais, quelque prix que nous attachions aux dévotions privées de la famille, il n'entre pas dans notre esprit de comparer ces hommages particuliers à ceux que l'Auguste Marie reçoit dans nos Eglises, par des exercices publics de culte et de religion. C'est en cela surtout que le Mois de Marie se distingue parmi nous. Qu'il est consolant de penser qu'en ce moment chaque paroisse s'empresse de consacrer tous les jours de ce mois à célébrer la gloire de Marie, sa miséricorde et son amour pour nous.

Non, nous ne connaissons pas de moyen plus suave et plus efficace pour ramener à Dieu, les pécheurs égarés. L'Auguste Reine des Anges attire les cœurs des enfants des hommes, par des attraites si puissants !

Que ne devons-nous pas à Marie, nous Canadiens en particulier ! Serions-nous Catholiques encore, si notre dévotion envers celle qui détruit seule toute hérésie dans le monde, *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*, ne nous avait protégés et ne nous protégeait tous les jours contre les séductions des hérétiques.

II

Le mois de Marie a pris naissance en Italie, cette terre bénie de la dévotion à la Reine du Ciel. Il est né sous les yeux des Pontifes Romains, aux grands jours des épreuves de l'Eglise, lorsque Pie VII avait vu la barque de Pierre si terriblement agitée par la révolution. Le Vicaire de Jésus-Christ s'empressa d'enrichir de précieuses indulgences cette salutaire pratique, de consacrer un mois entier à honorer Marie. Or, c'est le grand signe qui doit nous faire reconnaître les dévotions par excellence, l'assentiment et l'autorisation du Pontife Romain. Tout le monde peut errer, seul le Vicaire de Jésus-Christ a le privilège unique de confirmer ses frères dans la foi, parce qu'il

est seul infailible, selon les promesses de Jésus-Christ. Mais peu à peu le pieux usage de consacrer le mois de mai à la gloire de l'auguste Marie se propagea parmi nous. Les prêtres zélés comprirent aussitôt les avantages immenses qu'ils pouvaient retirer de cette aimable dévotion, et ils s'appliquèrent à la faire aimer et goûter dans leurs paroisses. Les fruits de grâce et de salut qu'ils en recueillirent les encouragèrent, et enfin, en peu de temps, cette dévotion fut en honneur en tous lieux.

En ce moment voyez de quel éclat resplendent les sanctuaires ! Comme les cierges scintillent autour de la blanche Madone ! On dirait des étoiles détachées du firmament pour composer son aureole. Que de grâce et de majesté sur ces autels ornés en son honneur ! On dirait une tente du paradis, un pavillon, dressé par des anges. Le mois de Mai c'est un reflet des splendeurs célestes, le doux mois de Marie.

Entendez-vous ces cantiques qui retentissent dans les temples ? C'est l'enthousiasme du peuple qui remplit les parvis sacrés. Aujourd'hui, plus douces sont les voix, plus doux les soupirs de l'orgue. Pas un cœur qui ne s'ouvre aux inspirations saintes, pas une lèvres qui reste muette.

A l'heure où nous livrons ces lignes, le Canada tout entier retentit du nom de Marie : nous l'avouons cette pensée nous est douce, lorsque nous songeons à tous les péchés qui se multiplient tous les jours. Il nous sera donc permis de mettre à profit une occasion si favorable, et de dire ici ce que nous gardons, depuis longtemps dans le secret de notre cœur. Eh bien ! pieux enfants de Marie, laissez-nous verser en vous notre âme tout entière.

Il est vrai, nous le constatons avec joie, vous serez nombreux autour des autels de Marie ! vos rangs seront pressés et il fera beau vous voir aux pieds de votre Mère. Mais, de grâce, songez combien il y en a qui ne seront point parmi vous ! et que font-ils ? Tandis que vous louez notre auguste Mère : ils multiplient leurs péchés, ils outragent Dieu, violent ses lois et provoquent sa colère. Avez-vous pensé si leurs crimes ne l'emportent pas sur vos prières : et s'il en est ainsi, n'avons-nous pas à craindre le châtimeur ?

Mais avant toute autre chose, jetons un regard sur nous-mêmes. Nous venons sans doute avec assiduité prier Marie, mais prenons-nous soin de marcher sans tâche dans la voie des commandements du Seigneur ! Hélas ! peut-être avons-nous quelque reproche à nous faire. Non, nous le savons bien, il ne suffit pas de chanter des chants pieux à la gloire de Marie, d'orner ses autels de fleurs et de brillantes lumières, il faut surtout purifier son âme, changer de vie et vivre saintement. C'est la seule manière digne et admirable de célébrer chrétiennement le beau mois de Marie.

Et puis cela ne suffit pas. Il ne nous convient pas d'oublier tant d'âmes qui offensent Dieu et négligent leurs devoirs, et qui, victimes de leurs folles passions, ne cessent d'irriter Dieu et de provoquer sa vengeance sur nous et la société tout entière. Pourquoi voudrions-nous nous le dissimuler ? les membres d'une nation sont solidaires devant Dieu, comme devant les hommes ; le sont les membres d'une même famille ; si les uns se rendent dignes de châtimeur, et que les autres n'obtiennent pas grâce et pardon, le châtimeur tombera sur les uns et sur les autres. C'est la loi éternelle des choses, contre laquelle il est inutile de réclamer.

Lors donc que nous voyons les crimes de la terre monter sans mesure, et grandir comme un torrent grossi par des eaux diluviennes, il faut s'empres-

de lever les mains vers le ciel, de crier grâce et miséricorde. Si vous ne le faites pas, que pouvons-nous, nous qui n'avons pour toute force qu'une faible plume à notre disposition ? Mais nous le répétons, il faut que pendant ce mois de Marie nous priions beaucoup, nous priions, non-seulement pour nous, mais pour les autres ; pour le Canada, pour l'Eglise, afin que viennent enfin ces jours de paix, de prospérité et de bonheur qui nous ont été promis.

Ah ! si toutes les saintes âmes, qui en tant de lieux font le Mois de Marie, voulaient s'unir dans une sainte et pacifique croisade ; si toutes ensemble, elles demandaient, pendant tout ce mois, grâce et pardon par la médiation de Marie. Qui pourrait dire les bénédictions qui descendraient du ciel sur nous !

Mon Dieu, vous avez revêtu comme un vêtement la misère du corps humain, vous en connaissez la faiblesse et la fragilité ; mais votre amour ne peut dépourvoir le terrible attribut de votre justice ! Voilà pourquoi les enfants d'Israël vous offrent leur encens et leur amour, en inclinant la tête et en tremblant devant une majesté que n'osent contempler les anges. Pour vous, ô Marie, vous êtes la plus belle et la plus pure des enfants des hommes, mais vous connaissez les angoisses et les périls de cette vallée de larmes et de cette terre d'exil ! Et puis, vous êtes notre mère, et vos mains qui s'ouvrent pleines de grâces, ne se fermeront jamais pour punir.

Etoile de la mer, c'est vers vous que se fixent nos regards, du milieu de ces flots en courroux, qui pressent de tous côtés notre barque fragile. Secours des chrétiens, c'est à vous que nous avons recours pour nous soutenir dans le combat de la vie, et nous cachons notre tête sous votre royal manteau, comme sous le bouclier qui la doit préserver des coups de la justice divine, comme de ceux de la méchanceté humaine.

Ah ! daignez accepter, divine Marie, et nos cantiques et nos fleurs. La majesté de Dieu nous fait l'aimer en tremblant, mais vous, Mère des miséricordes, daignez permettre à vos enfants de venir, en ce mois qui vous est consacré, répandre à vos pieds leur vénération et leur tendresse. Plus que jamais, à cette heure, les chrétiens ont à soutenir de cruels combats ; voyez de toutes parts monter comme une vague furieuse l'impunité qui veut les briser et les anéantir. Ah ! permettez qu'en ce mois, ils viennent à leur Mère pour se reposer avec elles de leurs dégoûts et de leur lassitude. Que votre chapelle vénérée soit, au milieu de la tristesse de leur exil, comme un nouveau Thabor au pied duquel ils laisseront, pour un temps du moins, les rudes assauts de la terre ; où, en contemplant les vertus de leur Mère, Marie, la Reine des Cieux, ils respireront un air plus pur et oublieront en la regardant les hideuses réalités d'ici-bas.

III

Nous avons quelquefois souhaité dans le secret de notre cœur d'avoir le don de l'éloquence qui persuade les âmes, comme le divin Maître lorsqu'il ravissait d'admiration ses dociles auditeurs de la Judée. Mais c'est en ce moment et pour cette cause surtout, que nous voudrions avoir reçu de Dieu l'art heureux d'émouvoir les cœurs. Ce n'est certainement pas, par des vues de gloire humaine, hélas ! nous savons, par la lumière de Dieu, le prix de cette fumée qui suivra les hommes. Mais c'est pour la gloire de Dieu et la glorification de l'auguste Marie.

Considérons combien le divin Jésus se plaît dans ces temps à exalter sa glorieuse mère. L'esprit de

Dieu semble n'avoir eu en vue que de la rendre grande aux yeux de toute l'Eglise, et d'accomplir les paroles prophétiques qui annoncent qu'un jour toutes les nations la déclareront bienheureuse. Ne dirait-on pas que les honneurs rendus à la Mère semblent éclipser ceux du Fils unique de Dieu, qui a droit à nos adorations, comme Dieu véritable.

Il nous est arrivé quelquefois, en entrant dans une de nos églises privilégiées où le culte de Marie est en si grand honneur, à Notre-Dame de Bonsecours, par exemple, de réfléchir à ce que doivent penser les protestants, en nous voyant si empressés aux pieds des autels de Marie. Ah les infortunés ! ils ne savent pas quelle douce joie on éprouve aux pieds de notre bonne mère, et en vérité ils sont bien dignes de nos pleurs, d'être plongés dans des ténèbres si épaisses.

Mais pour nous, catholiques romains, il n'y a rien qui nous gêne, et nous prions sans embarras l'auguste Reine des Anges. Nous savons qu'elle n'est pas la source éternelle de la grâce, mais nous croyons que Jésus, le médiateur éternel, l'a établie dispensatrice de tous ses trésors. Nous avouons bien haut que nous nous adressons à Marie avec une entière confiance, mais nous ne la faisons pas sortir dans notre esprit du rôle que Dieu a daigné lui confier, qui est de nous servir de médiatrice auprès du médiateur, en qui seul se trouve notre salut.

Oh ! Marie, est-ce que nous pouvons douter un instant que vous reteniez pour vous ce tribut de louanges, d'admiration, de vénération et d'amour que les fidèles ne cessent point de vous adresser ? Non, non, nous savons bien que si nous disions : Gloire, amour à Marie, votre cœur comme un écho fidèle, redit aussitôt : Gloire, amour à Dieu seul. Quel est votre désir, sinon de conduire à Jésus et de faire obtenir de lui la grâce du salut et de la sanctification. C'est ainsi que nous répondons à ceux qui blâment notre dévotion envers la Reine du Ciel.

Oui, nous en sommes certains, on ne trouvera point un seul fidèle que la dévotion à Marie n'ait pas conduit à la dévotion à Jésus. Marie est un appât que la divinité a jeté aux hommes pour les attirer plus suavement à Dieu ; et à coup sûr, Marie conduit tous ses enfants à Jésus. S'il en est autrement, dites sans crainte qu'on n'a qu'une fausse dévotion envers la Reine du Ciel, car alors on résiste à la seule chose qu'elle demande de nous.

Il y a dans chaque siècle des dévotions privilégiées qui ont un attrait particulier pour entraîner la masse des fidèles. Dieu tient ainsi en réserve des secrets de son amour pour ramener la foi et la piété au sein de l'Eglise. Or, il nous semble incontestable que, de nos jours, la dévotion que l'Esprit de Dieu répand le plus dans les âmes, c'est la dévotion si suave à Marie Immaculée. Si on jette un regard observateur sur la dévotion qui est le plus en honneur, il nous semble que l'on ne pourra éviter de constater ce fait éclatant.

Ne laissons donc pas écouler ce mois, sans nous mettre d'une manière spéciale sous la protection de l'auguste Marie. Qui ne sait combien elle est fidèle à protéger ceux qu'elle aime. Elle est terrible au démon, et toujours leur rage est impuissante sur les enfants de la Reine du Ciel. Aussi nous disons hautement : Ayons la dévotion la plus grande possible envers Marie, ne craignons pas d'excéder. Dès que nous confessons que Marie est une pure créature comme nous, nous n'avons rien à redouter, car Marie est plus puissante que nous ne pouvons le penser ; infiniment plus grande que nous ne pouvons imaginer ;

et il faut la foi pour reconnaître humblement tout ce que Dieu s'est plu à faire en faveur de cette créature privilégiée, qui est à la fois la Fille du Père, la Mère du Fils, et l'Épouse du Saint-Esprit.

Répétons avec joie tout par Marie, rien sans Marie, non pas qu'elle soit le médiateur absolu et nécessaire qui est Jésus, mais parce que tel est l'ordre que Dieu a bien voulu établir dans la dispensation des grâces divines. Pour nous, nous disons de cœur et de bouche : Gloire à Marie Immaculée ! Salut mois de Marie !

Une petite fille à Marie.

Marie est le nom de ma mère ;
Mais on m'a dit que j'en ai deux,
Que l'une est ici sur la terre,
Et que l'autre habite les cieux.

Toutes deux s'appellent Marie :
L'une est contente d'un baiser,
L'autre veut que l'enfant la prie ;
Toutes deux je veux les aimer.

Celle qui sur son cœur me presse,
Je la connais, je puis la voir ;
C'est Maman, qui d'une caresse,
M'éveille au jour, m'endort le soir.

L'autre, . . . jamais je ne l'ai vue ;
Mais on dit qu'elle me chérit,
Que souvent, du haut de la nue,
Elle me regarde et . . . sourit.

Que lorsque je serai bien sage
Et que la nuit je dormirai,
Je pourrai voir son beau visage . . .
Quel bonheur quand je la verrai !

Car on m'a dit qu'aucune chose
A sa beauté ne s'égalait ;
Maman, je sais, est blanche et rose,
Mais Elle . . . est blanche tout-à-fait.

Elle est aussi belle que bonne,
Elle aime les petits enfants ;
Joie et plaisir elle leur donne,
Et les préserve des méchants.

Aussi, bonne Mère, je t'aime !
J'ai fait un autel tout petit,
Je t'ai mis un beau diadème,
Et je t'ai là, près de mon lit.

Le soir, le matin, de ma couche,
Je vois Maman à tes genoux ;
Et puis elle apprend à ma bouche
A répéter ton nom si doux.

La campagne est toute fleurie,
C'est toi qui fais croître ces fleurs ;
Oh ! j'en prendrai dans la prairie,
Beaucoup, de toutes les couleurs.

Ton autel sera magnifique :
Le soir, tout le monde viendra ;
Nous chanterons un beau cantique,
Marie ! . . . et ton cœur l'entendra.

PLAIDOYER SUR LA GLOIRE LITTÉRAIRE

ET

SUR LA GLOIRE MILITAIRE.

(SUITE.)

Nos lecteurs connaissent maintenant le *Cercle Littéraire*. Le discours de son premier Président, M. Achille Belle, leur en a fait connaître l'origine, sa composition, son but et les moyens que cette belle Institution emploie pour parvenir à sa fin. Nous formons les vœux les plus ardents pour sa prospérité et son aggrandissement au milieu de nous.

Nous allons continuer la publication des discours qui furent prononcés dans la Séance de son Inauguration. Dans notre dernier numéro nous avons publié le discours de M. Joseph Royal, son vice-président, en faveur de la *Gloire Littéraire*, et celui de M. Amb. Pariseault en faveur de la *Gloire Militaire*. Aujourd'hui, nous faisons paraître celui de M. Louis Beaubien pour les *Lettres*, celui de M. Adolphe Germain pour l'*Epée*, et celui du Secrétaire, M. Denis Sénécal.

Discours de M. Louis Beaubien en faveur de la GLOIRE LITTÉRAIRE.

M. le Président, Mesdames et Messieurs,

Il est peut-être téméraire de ma part de me lever pour parler après l'éloquent orateur que vous venez d'entendre ; combattre un si vaillant adversaire est chose difficile, pourtant, je me rassure un peu, en voyant que c'est par de belles paroles que le *guerrier* nous est montré si beau. Le succès de mon honorable opposant est déjà un argument en faveur de la cause que je défends. D'un autre côté, j'ai tout lieu de croire que si votre préférence est pour le *guerrier*, ce n'est que depuis que vous entendez sa profession si bien défendue, car de ce temps-ci, votre ardeur pour l'état militaire ne se manifeste pas avec beaucoup de force, vû que le 100^{ème} Régiment de Sa Majesté ne vous compte pas encore très-nombreux dans ses rangs. C'est ce qui me laisse l'espérance de pouvoir ramener de mon côté le drapeau qui s'en est peut-être un peu éloigné.

Dans un combat, celui qui portera les plus grands coups, celui qui combattra le plus longtemps, celui qui s'avancera le plus avant dans les rangs de l'ennemi, pour y saisir le drapeau de la victoire, celui enfin, qui fera tout céder devant lui, sera appelé victorieux, et la gloire lui sera décernée.

Dans la vaste arène du monde, nous vous faisons voir, ce soir, la *parole* disputant la victoire à l'*épée*. Celle donc qui, pour parvenir à son but, frappera avec le plus de force, celle qui combattra le plus longtemps, celle qui, pour arracher la victoire à son ennemi, ira le chercher jusque dans le plus profond de sa retraite, celle enfin qui, pendant que sa rivale restera inactive, fera face à tous les dangers, celle-là seule sera dite la plus glorieuse. En vous montrant la *parole* exécutant toutes ces choses, en vous faisant voir son grand pouvoir, l'étendue de son action, vous laissant juger de ce qu'elle peut faire par ce qu'elle a fait, vous pour-

rez apprécier l'homme qui la possède, et le comparer ensuite avec avantage au *guerrier* qu'on vient de vous présenter.

Le pouvoir de la parole est beaucoup plus grand que celui de l'*épée*. Le cercle de son action est beaucoup plus étendu, celui qui la possède peut rendre de plus grands services à la patrie ; le vrai talent de la parole doit donc être préféré même à une bonne *épée*.

Le pouvoir de la parole est plus grand, et c'est de sa grandeur, que nous tirons son excellence. En effet, c'est elle qui conduira l'*épée*, c'est elle qui déterminera ou achèvera la guerre, c'est elle qui armera ou désarmera le soldat, c'est elle qui le remplira de courage, comme c'est elle qui lui inspirera la pitié.

Nous n'entendons pas parler ici de l'orateur qui n'a pour but que de plaire, mais nous voulons parler de l'homme qui, à la faculté de bien dire, joint celle de bien penser. Celui-là seul est orateur.

Lorsqu'un peuple est pour déclarer la guerre à son ennemi, si cette guerre est juste, qui en fera ressortir l'équité ? de même, si elle est injuste, qui en fera voir l'injustice ? Le véritable orateur tiendra là, entre ses mains, et l'*épée* du soldat et la destinée de son pays. Lui seul alors, pourra influer sur ceux qui ont le pouvoir en main, lui seul pourra leur montrer les bornes de la modération comme la ligne du devoir. Si la guerre est juste, son éloquence portera l'ardeur parmi ses concitoyens, et dans les rangs de l'armée. Si elle est injuste, elle répandra partout l'horreur du crime dont la nation va se rendre coupable. Enfin, lorsque la guerre sera engagée, ce sera encore l'orateur qui fera voter les subsides en émouvant le pouvoir et le peuple. L'Homme d'Etat pourra bien dans ces circonstances émettre une bonne idée, mais s'il ne peut la produire, s'il ne peut la faire valoir, elle sera inutile. Rappelez-vous Démosthènes se levant et parlant seul devant tous les Grecs consternés, rappelez-vous ce grand orateur secouant si longtemps les chaînes dont Philippe voulait lier tous les Grecs, et vous aurez une preuve de ce que j'avance.

Après la guerre, le rôle de l'orateur ne sera pas terminé. Lorsque le traité de paix sera signé, ce sera lui qui fera valoir les droits de la patrie ; il gardera alors la frontière aussi bien qu'une armée, il combattra les prétentions des puissances rivales, comme le *guerrier* vient de combattre les ennemis du pays.

De même que la parole éloquente a pu souvent détourner des guerres que bien des batailles n'auraient pu finir ; de même aussi, lorsqu'il en fut temps, elle enflamma le courage dans le cœur du soldat. Voyez Pierre l'Ermite prêchant la Croisade ; il parle ; les peuples sont émus ; l'Europe entière prête l'oreille ; le cri de guerre sorti de la bouche du pauvre Ermite, vole de ville en ville, de royaume en royaume ; tout un Continent se lève, entasse ses bataillons sur une flotte, pour les aller jeter sur une terre lointaine, où là encore il sera leur Chef. Une *épée* peut combattre, mais faire de telles choses, jamais. Et lorsque mon honorable adversaire nous citait tout à l'heure les Croisades avec tous les hauts faits qu'y ont accompli les *guerriers*, il ne se rappelait pas que cette lutte armée du Christianisme avec l'Islamisme, avait été appelée par une voix éloquente, une voix qui avait de grandes choses à raconter, de grands motifs à faire valoir, il est vrai, mais qui savait les exposer de manière à renverser tous les obstacles. Qu'il remarque donc que la route qui a conduit tant de nobles *guerriers* à la gloire et au martyr, a été tracée par une *parole éloquente*.

Si utile avant, pendant, et après la guerre, cette pa-

role le sera encore autant, et peut-être plus, sur le lieu même de l'action. Que d'exemples ici je pourrais apporter pour affirmer ce que j'avance. Qu'il me suffise de vous citer le grand Napoléon, s'en servant comme de sa meilleure épée. Qu'il me suffise de vous le rappeler au pied des Pyramides d'Égypte, électrisant son armée par ce seul mot, à jamais fameux : *Soldats, du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent*. Dès lors, le soldat ne vit plus les sables du désert, il ne sentit plus les rayons brûlants du soleil de l'Afrique, il n'entendait plus que cette voix appelant *quarante siècles* des temps écoulés, à venir contempler son courage au milieu du désert ; et les bataillons épais des Mamelucks ne purent tenir devant lui.

Mais le guerrier excité à combattre par la voix de l'éloquence, lui rendra les armes, lorsque celle-ci les lui demandera. Qui ne se rappelle Cicéron, plaidant la cause de Ligarius, devant un juge prévenu, et ayant condamné d'avance celui pour qui l'orateur allait parler ? C'est ici que se révèle un des plus beaux apanages de la parole, qui est de vaincre celui-là même que les armes ont trouvé invincible. César assis sur son tribunal, est à la fois *accusateur* et *juge*. Bien décidé à ne point faire grâce, il n'écoute Cicéron que parcequ'il ne veut pas paraître lui refuser la parole ; et cependant, à mesure que la défense est entendue, tout change insensiblement ; l'orateur touche une à une toutes les fibres du cœur de son Juge ; rien ne lui échappe de ce qui peut l'attendrir, jusqu'à ce qu'enfin César s'écrie : *Tu as vaincu, Cicéron, César ne peut te résister*. Celui qui avait été victorieux de tous ses ennemis, cédait à la simple parole.

Et remarquons ceci, c'est que l'orateur dans sa victoire aura un succès complet, tandis que le guerrier dans son triomphe, ne réussira qu'à demi. Expliquons-nous. Le guerrier dans celui qu'il aura vaincu, ne trouvera pour ainsi dire qu'une force cédant à une autre force, il aura subjugué ce qui extérieurement lui offrait de la résistance ; mais l'âme, l'intelligence de ce vaincu, l'épée qui a terrassé son corps, les lui aura-t-ils également soumis ? Non, toujours elles lui échapperont, et souvent ce vaincu, rongé par sa chaîne en silence, calculant dans l'obscurité et à couvert, combien elle pèse, et les moyens qu'il peut employer pour se délivrer de ses entraves, préparera sourdement l'arme ou le poison qui le délivrera de son oppresseur. Et c'est ce que souvent l'histoire nous montre.

Mais pour savoir de quelle étendue est la victoire des armes, n'avons-nous pas notre propre histoire, ne sommes-nous pas là nous-mêmes ? La guerre a passé sur nous, ses dangers, ses combats et ses gloires ont été prodigués à nos ancêtres. Eh bien ! qu'étaient-ils avant la guerre ?—Fils de la France et de la Religion. Qu'ont-ils été après la guerre, et que sommes-nous maintenant ?—Toujours les Fils de la France et de sa Foi.

Mais quels changements la guerre a-t-elle donc apportés ? Quelques-uns de nos braves sont morts, ils sont notre gloire, ils seront notre exemple ; nous sommes sujets Britanniques. Voilà quelle trace l'épée a laissé parmi nous ; l'extérieur est changé, ce n'est plus le drapeau de notre vieille patrie qui se promène sur notre fleuve, mais ses rives nous retrouvent Français ; ce qui est en nous, ce que le guerrier ne peut atteindre est resté le même.

Au contraire, avons-nous dit, l'orateur dans sa victoire trouvera un succès complet. Et ceci provient de ce que la parole cherche à subjuguier le principe qui

dans l'homme commande, c'est-à-dire, sa raison. Loin donc de reconnaître la barrière qui arrête le guerrier, loin de voir un obstacle quelconque dans ce qui est le terme de la carrière de celui-ci, elle poursuit sa route et laisse l'épée dans son commencement de victoire. Cette ville dont le guerrier n'a fait que battre les murailles à distance, elle veut en enfoncer les portes et pénétrer jusque dans son sein ; cet ennemi dont le soldat n'a fait qu'émousser les armes, elle veut le vaincre complètement ; cet homme enfin que le guerrier n'a pu réduire que dans sa force extérieure, elle veut le voir soumis tout entier, elle veut aller jusque dans le plus profond de son être, briser un à un les obstacles qu'elle y trouve, s'y faire un trône et s'y assoir en maîtresse ; là seul, sera la fin de sa victoire ; mais qu'y aurait-il encore à soumettre ? Le souffle qui sorti de la bouche de l'Éternel vient animer l'œuvre de ses mains ; l'âme humaine obéit. Tel est le triomphe des deux rivales ; laquelle a porté le plus loin le drapeau de la victoire ?

Un mot des besoins que l'épée ne peut prévoir et des dangers qu'elle ne peut parer. Comme l'a dit mon honorable collègue, la Patrie n'a pas seulement besoin d'un bras pour la défendre, il lui faut aussi la voix qui lui dise les grandes choses qu'elle doit accomplir. Trois hommes, outre le Guerrier, ne peuvent manquer à la Patrie, le Prêtre, l'Homme du Barreau et le Politique. Et la parole est la seule arme de ces trois hommes.

Mon éloquent adversaire vient de nous dire que lorsque Dieu voulût sauver la France ce fut une épée qu'il mit dans les mains de *Jeanne d'Arc* ; mais lorsque le Verbe Éternel voulût sauver le monde, il dit aux pauvres pêcheurs qui allaient le parcourir en tout sens : *allez, enseignez toutes les nations* : Et le disciple est parti, il a parlé, il a enseigné, et le monde a été changé. Voyez ce pauvre Missionnaire se rendant dans ce pays lointain, où tout lui sera contraire. Quelle sera là, son arme, quel sera l'instrument dont il se servira pour se frayer la route ? Sa foi et sa patience à tout souffrir, l'aideront sans doute beaucoup, mais la parole, la belle parole de la Vérité sera le trait qui fera tomber ses ennemis. Et de plus, sera-ce l'homme de guerre qui répétera aux grands de ce monde qu'un jour, ils seront jugés à leur tour ; qui parlera au riche de l'usage de ses richesses ; qui dans la pauvre église des campagnes, enseignera au laboureur à accepter sans murmurer le travail que la nécessité lui impose ; qui, à la nuit tombante, les rassemblera tous dans le temple du Seigneur pour les faire prier ensemble comme des frères ? Non, il est des besoins de l'homme que la parole seule du cœur puisse soulager, et cette parole c'est le prêtre qui la possède.

Mais pendant que le prêtre soutient et bénit l'innocence, l'Orateur du Barreau se fait son plus ferme défenseur. Je crois avoir entendu dire, il n'y a qu'un instant à mon honorable adversaire, que le guerrier était le protecteur de la veuve et de l'orphelin. Il est vrai, lorsque l'ennemi menace la frontière ; lorsque ses armes vont porter la désolation dans un État, le bras qui l'arrêtera, sauvera bien des vies, conservera bien des pères à leurs enfants. Mais je vous le demande, lorsque le pauvre est opprimé, lorsque le faible se voit enlever ce qu'il possède, n'est-ce pas plus souvent par l'injustice qui se cache que par les armes ? Mon honorable opposant ne sait-il pas que celui qui aura le courage du soldat, ne sera pas celui, qui dans l'ombre et sous le manteau de l'honnêteté, enlèvera aux enfants les biens de leurs pères, qu'ils sont trop

jeunes pour défendre, spoliera la veuve qui ne saura pas résister ? Le protecteur de la veuve et de l'orphelin ne sera donc pas celui qui vit dans les camps ; comment pourrait-il le faire ? Ce sera bien plutôt celui qui pendant ce temps-là, conservera aux enfants le pain et le toit que leur a laissés leur père. Et je demanderai à tous les membres du Barreau à qui j'ai l'honneur de m'adresser maintenant, je le demanderai même à mon éloquent adversaire, lorsque vous entendez ce mot de protecteur de la veuve et de l'orphelin, est-ce vers le militaire que se portent vos pensées ? N'est-ce pas plutôt vers le défenseur de la justice ? Et bien cet homme qui, pendant que le soldat sera à la guerre, lui conservera tout ce qu'il a de plus cher au monde ; cet homme, qui défendra l'innocent ; ce Lally-Tolendal, qui au tribunal de l'Univers réhabilitera la mémoire de son père, ce sera la parole qui nous le donnera.

Pendant que la paix règne partout, pendant que l'épée reste inactive, et ne paraît que sur les lieux de parade, il est des moments où la Patrie n'est pas en sûreté ; des moments où l'homme politique se montrera avec tout son pouvoir. Les faits qui le prouvent s'accroissent ici ; un seul nous suffira pour le présent. Il fut un temps où l'avenir de notre pays se présentait sombre aux yeux des hommes publics. Cependant la sentinelle placée à la frontière n'avait pas donné l'alarme, le canon ne grondait pas, le lugubre tocsin ne se faisait entendre nulle part. Qu'y avait-il donc ? Ah ! c'est que le danger ne se présente pas toujours au bout de l'épée. Il est des jours parmi ceux d'un peuple, où tout ce qu'il a de plus cher est menacé, il est des jours où sa foi, sa langue, ses mœurs et son nom, comme nation, sont près de disparaître, et dans ces jours l'épée ne pourra rien. Le temps d'épreuve, ces moments d'angoisses nationales, nous les avons eus ; qui donc les a fait fuir loin de nous, sans laisser presque aucune trace de leur passage ? Des hommes sont venus, ils se sont groupés autour de nos Institutions, de nos Lois, et de nos Usages ; leur voix éloquente s'est faite entendre ; ils ont parlé le langage de la persuasion ; et nous avons été sauvés, lorsque l'épée nous aurait perdu sans retour.

Voilà, Messieurs, quelques mots du pouvoir de la parole, nous l'avons vue commandant pour ainsi dire l'épée, armant ou désarmant le guerrier, soumettant plus que l'épée, parce que son pouvoir s'étend jusqu'à l'intelligence ; nous l'avons vue subvenant à des besoins et prévenant des dangers que le guerrier ne peut parer. La parole est donc celle, qui, dans les services à rendre à l'Etat se signale le plus ; c'est elle qui combat le plus ardemment ; à Elle donc la gloire et le triomphe.

Je terminerais, ici, si je n'avais à demander pardon d'une omission qui s'est glissée dans mon travail. J'ai parlé de la voix éloquente du Prêtre, de l'Homme du Barreau, et de l'Homme Politique, après ces trois grandes voix, peut-être l'insinuante douceur de celle de la bonne mère de famille n'aurait pas dû être oubliée ; mais il m'a fallu être court, et d'ailleurs, vous dire qu'elle aussi est puissante, serait inutile, je crois parler devant un auditoire qui n'a besoin que de l'énoncé de cette preuve, pour y adhérer complètement.

Discours de M. Adolphe Germain en faveur de LA GLOIRE MILITAIRE.

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

L'Histoire du genre humain, depuis son berceau jusqu'à nos jours, est un tableau presque continu de querelles, de guerres, d'oppressions et de conquêtes. Le développement du monde et la succession des âges et des générations se sont opérés dans le sang. Les nations se sont conquises les unes les autres, et la guerre a été le point de départ de leur stabilité et de leur grandeur, ou l'heure de leur disparition. Tantôt concentrée sur un petit espace du globe ; tantôt envahissant des territoires immenses ; souvent sévissant partout et enflammant l'univers entier, la guerre est le drame éternel des peuples. Celui qui préside aux destinées du monde, s'est appelé le Dieu des Armées, et il semble que ses desseins éternels ne peuvent s'exécuter que par les armes. De temps en temps il a fait surgir de grands conquérants, tantôt pour châtier, tantôt pour relever. Il les a désignés d'avance comme devant accomplir une mission toute guerrière, et leur tâche terminée, il les a brisés comme une verge inutile.

La guerre est donc nécessaire. Dieu qui est le juge et le dispensateur de la victoire en a fait un tribunal auquel les souverains de la terre soumettent les difficultés sociales qu'ils ne peuvent résoudre autrement.

Elle est le dilemme des peuples, que l'aveuglement et l'ambition poussent à la destruction. Toutes les nations s'en sont servi pour arriver à la domination et à la supériorité. De là vient l'éclat qu'elle reflète sur ceux qui excellent dans l'art de la faire. *L'éternel reproche adressé à la Gloire Militaire, qu'elle prend sa source dans le sang et le carnage*, dégénère en lieux communs, et je crois que mes Savants Adversaires y ont puisé leurs principaux arguments. Pour juger d'une chose, on ne doit pas seulement envisager les conséquences immédiates des moyens nécessaires : car alors, toute justice serait odieuse, s'exerçant toujours contre la vie ou la liberté du coupable ; mais on doit considérer aussi le résultat que l'on se propose d'atteindre. Ainsi la *Gloire Militaire* n'est pas entachée du sang qu'elle répand : car la guerre a un double effet moral ; celui de punir l'agresseur injuste, et celui de refléter une gloire pure et immortelle sur le dévouement de ceux qui s'immolent pour la justice.

Examinons donc l'excellence de cette gloire et considérons les bienfaits qu'en retirent les nations, les sociétés et les individus.

Il n'est pas donné à la puissance humaine de contrôler les événements que Dieu fait surgir. Il lui faut, tantôt repousser un ennemi ambitieux qui menace le territoire, tantôt apporter ses forces au maintien de l'équilibre entre les nations. Dans toutes ces circonstances le dévouement se fait par la guerre. Qui a repoussé pendant huit siècles les efforts inouïs des Barbares pour envahir l'Europe ? Qui a empêché la conquête de l'Espagne par les Musulmans ? Qui a arrêté le Sarrasin envahissant la France au VI^{ème} siècle, et qui de nos jours a mis un frein à l'ambition démesurée du Czar de Russie ?

Est-ce que Charles Martel gagnant dans les plaines de Tours, le nom terrible qui le distingue, pour avoir écrasé l'ennemi de sa pesante masse ? Est-ce que Pélagé arrachant sa Patrie des mains sanglantes du Musulman féroce ? Est-ce que Héraclius arrêtant Ma-

hommes dans sa course triomphante ? Est-ce que, dis-je, tous ces généraux chrétiens qui sont autant de points de départ de la civilisation Européenne repoussant les Attila, les Tamerlan, les Gengis-Kan, et brisant, entre les mains de ces foudres de guerre, le glaive sanglant de l'Alcoran n'avaient pas plus de force que les prédicateurs de toutes ces Croisades ? Est-ce qu'ils n'avaient pas plus de puissance, et surtout plus de mérite que Démosthènes prêchant la guerre sur le Forum, et s'enfuyant lâchement en face de l'ennemi, comme il le fit à la bataille de Salamine ? Et pourquoi donc, dans notre siècle, si vanté pour ses lumières, rempli d'écrivains de toutes sortes, n'a-t-on pas envoyé contre Nicolas de Russie, qui avait tant d'intelligence, des bataillons de littérateurs armés de plumes et cuirassés de feuilles de papier ? C'est que le pouvoir de la parole est restreint à un petit cercle d'auditeurs et que le pouvoir de l'épée domine le monde entier. L'Orateur reçoit sa louange sous les voûtes d'une salle ; mais quand le guerrier triomphe, c'est l'univers qui se charge d'applaudir.

Ainsi, lorsque la vie ou la liberté d'un peuple est menacée, l'épée seule peut le sauver. Tous les ordres de la société alors viennent se ranger à côté du soldat et demander à l'épée la protection que ne peut lui donner la plume. L'on déserte les Académies pour se réfugier dans les casernes, et le savant lui-même est heureux de courber son génie devant le génie du militaire. Voilà la distance que M. Royat n'a pas pensé d'établir entre l'homme d'épée et l'homme de lettres, entre la garnison et la maison d'éducation.

Et moi, je vois dans la garnison un génie plus puissant que le génie civil. Celui qui, par l'étendue de ses conceptions, la force de sa volonté et la grandeur de son dévouement, peut, dans un seul instant, calculer et contrôler les chances et les hasards, et résoudre par une victoire la liberté de son peuple ou l'honneur de sa nation, celui-là, je vous le demande, ne possède-t-il pas une intelligence plus sûre, des qualités plus solides et plus relevées, et un mérite plus grand, que le philosophe, qui passe sa vie dans un cabinet, à prouver tranquillement et systématiquement, par des sophismes et de l'idéologie, des vérités immuables qu'il fait servir à son ambition ?

Et quand l'épée frappe, ce n'est pas le soldat qui pousse son bras au hasard, mais le génie du capitaine qui dirige les coups, contre un autre génie qui lui est opposé. Il serait aussi absurde de dire que c'est le morceau de fer qui tue ça et là, que de dire que c'est la plume qui compose. Et les peuples le sentent bien, malgré l'étalage pompeux et le bruyant éclat des littérateurs, qui de nos jours, (n'en déplaise à la sainte vertu d'humilité,) se donnent le premier rang dans les Sociétés. Ils éprouvent l'ascendant de ce génie qui leur assure la force et la gloire.

C'est bien la puissance de ce génie qui aujourd'hui fait marcher la France à la tête des nations, qui l'admirent et la respectent. En effet, où en serait la civilisation par les lettres, si Dieu, dans ses desseins éternels, n'eût fait surgir des St. Arnaud, des Canrobert, des Bosquet, des Pélissier ?

C'est bien la puissance de ce génie qui, en 1812, a sauvé le Canada de la domination *Yankee* et qui l'en préserve encore aujourd'hui.

C'est ce génie qui, remplissant le monde du bruit de sa force, veille à maintenir la paix au dedans et la conserve au dehors. Que ne peut pas faire un grand homme de guerre dans une époque malheureuse ? Quelques-fois l'influence d'un nom illustre seul, produit plus d'effet que le nombre, sur un ennemi qui

craindra de s'exposer aux coups et non aux discours des orateurs et aux épigrammes des poètes.

C'est César, par la frayeur qu'inspirait son nom redoutable, et par ses savantes manœuvres, faisant mettre bas les armes à une armée de Gaulois beaucoup plus considérable que la sienne.

C'est Duguesclin, le héros du XIV^e siècle, par sa renommée de force et de valeur si accréditée, sauvant la France d'une conquête certaine, et faisant dire au meilleur général anglais de son temps, qu'il préférerait combattre des armées entières que Duguesclin, tout seul.

C'est enfin *dix-sept vaillants soldats*, par un prodige étonnant d'héroïsme et de dévouement, que l'antiquité aurait droit de nous envier, refoulant dans leurs foyers, une tribu de sauvages altérés de sang, et sauvant d'une affreuse destruction la colonie naissante de Ville-Marie.

Dans le siècle de Louis XIV, ce siècle des grands hommes, qui a fourni tant de savants à la science, tant de lettrés à la Société, tant de grands orateurs à la Chaire Chrétienne ; le génie militaire en est l'âme et l'élément créateur. La mort de Turenne est un enseignement profond pour ceux qui s'obstinent à ne voir que des médiocrités matérielles dans la profession des armes. Seule elle suffit pour établir la *préminence* du *génie militaire* sur le *génie littéraire*. Les circonstances qui ont accompagné la mort du vainqueur des Dunes, nous font voir ce que pensait de la gloire militaire la Société la plus savante et la plus polie de l'Europe. d'alors, peut-être aussi d'aujourd'hui. Dans ce deuil profond de la Patrie pour la perte d'un seul homme ; dans ce regret universel de tout un peuple pleurant amèrement la mort d'un héros, il y a la plus belle apothéose que l'on puisse faire à la *vertu militaire*. *Tous interrompent son éloge, nous dit Fléchier, et chacun s'interrompant soi-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure son Défenseur et la perte d'un seul homme est une calamité publique.* Si Fléchier, qui ne prétendait pas orner son discours de mots sonores, mais qui n'était que l'écho du sentiment public, et la voix entière de la France, a pu prononcer une parole aussi solennelle, au milieu de tant de savants et de lettrés, il ne peut plus exister de doute pour nous que le grand siècle de Louis XIV fondait sa gloire sur celle du guerrier, concluons donc sans crainte de nous tromper que la *gloire militaire l'emporte sur la gloire littéraire*.

D'ailleurs n'avons nous pas l'autorité de Bossuet, de ce génie si puissant qui savait tout comprendre et tout exprimer. Les annales de l'histoire n'offrent peut-être pas de spectacle plus grandiose et plus sublime, que les deux colosses de la gloire *Bossuet* et *Condé*, se rencontrant tous deux à la fin de leur carrière, et rendant compte de leur mission respective, en face de l'Eglise, leur mère commune ; où Bossuet après avoir élevé Condé jusqu'au plus haut degré de mérite et de splendeur suit le héros, dont son admiration ne peut le séparer. Quelle voix !!! Mais, quelle épée !!! S'il y a un doute quelque part en faveur de la gloire littéraire, il est là ; mais si les adversaires de la gloire militaire écoutent Bourdaloue, disant que *dévouement et charité voilà ce qui fait le héros* ; ils seront forcés d'admettre que ces deux sublimes vertus ne se rencontrent nulle part ailleurs que dans l'apostolat du prêtre et dans la noble profession des armes.

Les services rendus aux Sociétés par l'homme de

guerre sont de tous les temps, de tous les lieux et de tous les moments. Si l'on veut constater l'excellence de la gloire militaire, il faut se reporter aux jours des grandes crises sociales, alors que la Patrie s'épuise dans le sang de ses enfants. L'histoire de tous les peuples, nous offre des secousses politiques, de fausses démarches, de grandes vertus, de grands crimes, des moments héroïques et des phases lugubres. Dans toutes ces circonstances, l'on voit que l'homme de guerre a toujours joué le plus grand rôle, et qu'il a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour faire mouvoir les ressorts secrets de sa volonté. Parcourons les pages de l'histoire, et nous verrons que le militaire a reçu une mission spéciale pour relever les sociétés de la dégradation où les a plongées le littérateur.

Et, dit-on toujours vrai, lorsqu'on vante les bienfaits rendus à la civilisation par la littérature? N'a-t-on pas vu les Sociétés commencer leur décadence après un effort de génie littéraire. Athènes tombe au pouvoir de Démétrius, un tyran vulgaire, immédiatement après le beau siècle de Périclès, et décrète que tout ce que fera ce monstre sera regardé comme saint envers Dieu et envers les hommes.

Rome commence à se corrompre sous le règne d'Auguste, le règne de la paix et de l'intelligence, et s'en est fait de cette puissance colossale que lui donnaient les mâles vertus des Brutus, des Fabius, des Scipion, des César.

N'examinons qu'à travers un voile, les sacrilèges et les impiétés, qui signalent la société française au sortir du siècle de Louis XVI, le plus grand par le nombre et la force de ses savants, alors que l'orgueil des littérateurs parvint à détourner les esprits du beau idéal dans le dévouement et l'héroïsme.

Voulez-vous avoir une idée des avantages du règne de l'intelligence? Rappelons-nous l'épouvantable boucherie de 93. Voltaire, le chef des littérateurs de son siècle, Voltaire qui a dominé cette malheureuse époque, a été un grand littérateur; il a écrit bien des pages pour attaquer cette Religion qui avait déjà défié d'autres forces que les siennes; toute sa vie a été employée à pervertir les intelligences; il les a entraînées et plongées dans le plus abominable chaos d'égarements où la raison humaine soit jamais tombée. Si vous savez enfler votre thème de mots sonores; si, comme Voltaire, vous avez assez de ruse pour chatouiller les sens, vous êtes sûr de vous faire un esclave servile de cette intelligence et de lui faire adopter vos maximes quelles qu'elles soient. Voilà ce qu'est cette intelligence si vantée de l'homme, lorsqu'elle n'est pas éclairée des lumières de la foi!

Mes adversaires reprochent à l'épée de frapper les corps; mais c'est aussi la plume qui frotte le papier, la ressemblance est complète, si ce n'est que le cercle d'action de l'une est plus étendue que l'autre. L'écrivain transcrit sa pensée avec la plume et le général avec l'épée.

Né serait-il pas absurde de croire que les grands capitaines n'ont conquis leurs triomphes que par les coups redoublés des soldats? Sans doute que le nombre et la valeur des troupes est son plus grand auxiliaire; mais c'est lui qui par la stratégie et par les savantes manœuvres décide la victoire. Est-ce que le guerrier qui emploie l'épée pour résoudre des problèmes nécessaires, des problèmes d'événements, ne fait pas l'exercice de cette étincelle qu'on appelle le génie aussi bien que le philosophe qui se sert de la plume pour résoudre des problèmes abstraits, des problèmes que tout le monde peut traiter à son point de

vue? Et n'est-ce pas pour cette raison que jamais on n'impute la victoire aux soldats, qui meurent et se succèdent sans interruption, mais au général vis-à-vis duquel ils ne sont que des automates façonnés à sa volonté.

Je disais donc que, dans les crises politiques, lorsque trop d'intelligence a amené le règne de l'orgueil et de la cupidité, aucun autre que le guerrier n'a pu dominer ces funestes événements. Très souvent même il l'a fait sans employer d'autre force que l'influence de son nom. Un grand guerrier possède un ascendant irrésistible sur les masses, par l'autorité morale qu'exerce sur les esprits, le sentiment d'une noble et mâle grandeur, et par l'influence de cette sympathie naturelle qu'on éprouve pour tout ce qui est généreux et dévoué.

En 1793, c'est un guerrier qui a sauvé la France des forbans qui la pillaient; qui lui a rendu la dignité qu'elle avait perdue par la littérature, et qui, après avoir coupé du tranchant de sa puissante épée les sept têtes de la Révolution, travailla et réussit, avec le même génie qui lui avait fait gagner des batailles, à rétablir la Société sur des bases solides et durables. Pour ce grand bienfait, Dieu lui a donné un nom qui n'a pas d'égal sur la terre.

En 1848, c'est encore un brave guerrier qui a sauvé la société française du gouffre où elle allait s'engloutir, et le beau nom de Cavaignac inscrit dans les annales de l'humanité fait encore partie du patrimoine d'honneur légué à sa Patrie par la guerre.

C'est Drouot, le sage de la grande armée n'ayant besoin que de se montrer aux mutins durant la révolution de 1830, pour arrêter la rébellion qui menaçait d'envahir la ville de Nantes: *Dieu seul*, dit le colonel Amber, *sait les services que rendit en cette circonstance à la Religion et à la Patrie, le nom vénéré de Drouot.*

C'est Bugeaud en 1848, faisant baisser les yeux à une troupe de forcés qui en voulaient à sa vie. Calme comme la vérité, il s'avance vers eux et d'un ton ferme, leur dit: *Je suis Bugeaud, c'est moi qui ai battu les Arabes et conquis l'Algérie à la France, que me voulez-vous?* Ils se découvrirent respectueusement devant tant d'exploits, renfermés dans si peu de mots, et ils honorèrent la parole du soldat qui n'a jamais menti.

Et quelle autre influence que le nom militaire et populaire de Bonaparte, a pu porter sur le trône de France Louis Napoléon, alors que l'hydre de la rébellion, ayant relevé la tête, huit millions de voix, s'élevait vers le neveu du grand homme lui demandèrent de les sauver de l'anarchie?

Le lettré, malgré son intelligence, n'a pas encore découvert le secret de dominer ainsi les passions. Aussi quand la justice de Dieu, irritée par les impiétés et les sacrilèges des sociétés, livre ces sociétés au joug féroce des démagogues, on a toujours vu la tourbe de ces scélérats, diriger par une main secrète, se ruer contre les gens de lettres qui les avaient soulevés, et massacrer en eux le principe de leur mission. Jamais cette furie de détruire n'a porté ses coups sur un illustre guerrier; et ceci, Messieurs, est un fait digne de considération. Une poignée d'ignobles sicaires a bien pu tenter l'assassinat d'un grand capitaine parvenu au faîte de la puissance humaine; mais jamais ce crime n'a été ratifié par la nation; comme jamais non plus une nation n'a eu l'idée de se révolter contre son roi conquérant.

J'aurais bien désiré, Mesdames et Messieurs, examiner la mission divine du guerrier, dans son origine, dans son développement et sa fin; vous faire voir le

soldat comme le bouclier de la Religion ; vous le montrer tour-à-tour constant comme la foi, actif comme l'espérance et ardent comme la charité, mais le cadre que je me suis tracé ne me permet pas de l'entreprendre.

Cependant j'offre à votre considération les bienfaits rendus à la cause de la Religion par les Croisades. Tout digne d'éloges que soit le pauvre Moine qui les a prêchées, n'oublions pas que dans ces temps de foi et de charité, où le pinceau de la littérature n'avait pas encore verni de sa civilisation les sociétés, il ne fallait pas beaucoup d'éloquence pour soulever les masses, et qu'il suffisait pour que le chrétien dévouât sa vie, de lui fournir l'occasion de mourir martyr pour le Dieu qui l'avait racheté de son sang. Il est de mode depuis deux siècles de ridiculiser la chevalerie et de grimacer sur le costume grotesque qui cachait tant de dévouement et de générosité ; mais tout honnête homme fera justice de ces persiflages, s'il considère l'intention qui les dicte. Tous ces grands littérateurs qui trouvent plaisant d'exercer leur imagination à railler cette belle institution, n'ont pas toujours mérité le titre de *sans peur et sans reproche*. Je voudrais bien savoir en quoi les sociétés, raffinées par l'Eloquence et la Littérature, l'emportent sur celle où l'on dévouait sa vie, sans hésiter, pour la veuve et l'orphelin ; et cela, au nom de celui qui récompensera un verre d'eau donné en son nom. Plût à Dieu qu'il y eût encore des Chevaliers pour aider le prêtre dans sa croisade contre les mauvais livres, qui donnent plus d'âmes à l'enfer que l'épée ne tue de membres à société ! En plein XVIII^{ème} siècle, on n'aurait pas immolé à la rage populaire la vertueuse Marie Antoinette ; une femme ! un ange de candeur et de charité ! Au lieu de tant de victimes innocentes, dont ils étaient les protecteurs, les *Preux du Moyen-Age* n'auraient massacré que les bourreaux de la famille des peuples.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, si l'on suit le soldat dans l'exercice de ses pénibles fonctions ; si, de nos propres yeux, nous le voyons, tantôt en donnant sa vie à sa Patrie, sacrifier ce qu'il aime le plus au monde, un père, une mère, un frère, une sœur, une épouse ; tantôt, pour gagner le soutien et l'aliment de ces êtres chéris, embrasser une profession qui l'expose tous les instants à la mort ; si, sur le champ de bataille, nous le voyons attaché plus au drapeau de la patrie qu'à sa vie ; mourir pour sauver d'une mort certaine un frère d'armes ; content et heureux de son immolation, expirer au pied de son général, atteint lui-même du coup qui devait frapper celui-ci ; si, le feu ayant cessé et les cris plaintifs des mourants et des blessés succédant au bruit du canon, nous le voyons, oubliant d'essuyer ses sueurs et d'éprouver son propre sang, parcourir le champ de bataille, tendre la main aux moindres blessés, mêler ses larmes au sang d'un père, d'un frère, d'un ami que la palme du martyr va couronner dans quelques instants ; fermer les yeux à un ancien camarade dont il a plus d'une fois envié la valeur ; si, dis-je, nous examinons ce touchant tableau de tant de courage, de patriotisme, d'abnégation et de charité, pourrions-nous nous empêcher d'y voir le dévouement et le dévouement le plus sublime ? Non, non, ce n'est plus une scène d'imagination ! Oui, il y a, dans le cœur du soldat, plus de tendresse que dans sa balle, et dans ce dévouement plus d'humanité que n'en a l'écrivain socialiste, même le poète le plus tendre. Aussi, celui qui peut souffrir tous ces tourments pour sa patrie, regarde fort peu à la couleur de l'habit qu'elle lui

donne. Oui, le militaire est un outil, comme l'a dit M. Royal, mais il est un bel outil ; un outil nécessaire qui émonde les sociétés de leurs branches sèches et qui taille au littérateur lui-même les pages les plus émouvantes et les plus sublimes, sur lesquelles ce dernier greffe quelquefois sa propre gloire.

Qu'y a-t-il de plus admirable ici-bas que le spectacle d'une grande volonté aux prises avec de grandes difficultés ? C'est ce que nous offre continuellement la guerre. Mais ce que cet art renferme de plus beau, c'est la pratique constante du devoir, de l'obéissance et de l'abnégation la plus étonnante ; c'est l'amour incompréhensible du soldat pour son général qui est en quelque sorte un Dieu pour lui, et qui peut lui demander jusqu'à la dernière goutte de son sang sans crainte d'un refus. Tant il est vrai qu'à cette rude école de la guerre on n'apprend pas à acquérir de l'esprit, mais à acquérir du cœur ; et c'est par cette éloquence irrésistible du cœur traduite par des faits éclatants et qui, par l'autorité de l'exemple, plus puissante que l'autorité de la parole, parle plus haut que l'éloquence arde de l'esprit, que le guerrier possède et possèdera une influence sans bornes sur les nations comme sur les individus.

Le soldat trouve son bonheur à mourir pour son général et l'histoire n'offre pas un seul exemple du soldat lui disant sur le champ de bataille : *Je ne veux pas vous obéir*. Les traits suivants entre mille autres que je pourrais citer feront voir ce qu'on enseigne et ce qu'on pratique à la guerre. La caserne n'est pas une maison d'instruction ; mais elle est une maison d'éducation où l'on cultive dans l'homme la plus belle des vertus, l'amour du devoir. Là on y préfère l'habit à la mode ; la puissance au désir ; le pain à la fumée. Dans les guerres de la Vendée, un jour que les Républicains mettaient en déroute l'armée royaliste, M. de Lescure, un des chefs, saute à bas de son coursier, et d'une voix tonnante, dit à ceux qui l'entourent : " Trouverai-je 400 braves pour venir mourir avec moi." A cet appel 1700 hommes répondent : " Oui, M. le Marquis, nous vous suivrons partout où vous irez." Peu après, Kléber pliant sous le choc de l'ennemi fait conduire deux canons sur un point faible et dit au chef d'un bataillon : " Faites-vous tuer là avec votre bataillon ; " " Oui, mon général," répond l'officier avec un laconisme effrayant d'éloquence, et il tint parole. Au pont d'Arcole, l'armée est emportée comme par magie à la suite de Napoléon, et l'histoire nous dit, qu'après la bataille, tous ces vieux soldats qui avaient tant de fois bravé le feu sans sourciller, tremblaient d'épouvante au souvenir du danger qu'avait couru le *Petit Caporal*. Les Grenadiers de l'Empire ont prouvé ce qu'était le soldat dans la grandeur de son dévouement pour sa patrie et l'univers retentit encore de ces paroles immortelles : *La garde meurt, mais elle ne se rend pas*.

En voyant d'aussi beaux exemples, le *bel esprit* du 18^{ème} siècle n'osera plus s'étonner de ce que l'on veuille faire passer la matière avant l'intelligence.

Interrogez les nations. Toutes elles ont dans leur histoire une époque remarquable ; le nom d'une divinité que toutes les bouches prononcent avec un enthousiasme qui ressemble au délire ; et cette époque est la date d'une guerre glorieuse, et le nom de cette divinité est le nom d'un grand capitaine.

J'en appelle à la France qui a honoré son Guerrier de la plus belle pompe funèbre que jamais homme ait reçue de sa Patrie, et le canon des Invalides, annonçant l'arrivée des cendres de Napoléon sur cette terre d'héroïsme, n'a pas ébranlé la France d'un tres-

saillement moins puissant que le jour où ce même canon annonçait la glorieuse victoire d'Austerlitz. J'en appelle à la Prusse. Demandez-lui si elle honore Frédéric comme philosophe athée, ou comme guerrier? J'en appelle à la noble et vaillante Écosse. Demandez-lui si elle se souvient d'Ossian plus que de Wallace. J'en appelle enfin à ma Patrie, qui retentit encore du nom de Salaberry. Enfants, nous sommes émus au récit des vieux Voltigeurs nous racontant les détails de la guerre de 1812. Et si dernièrement le Canada a applaudi au patriotisme de notre Honorable Surintendant de l'Éducation, célébrant la bravoure militaire sur le tombeau des braves dans les plaines d'Abraham; vous tous, qui avez contribué à perpétuer, par un monument, le souvenir de Wolfe et de Montcalm, vous ne manquerez pas d'accorder la préférence à une profession si digne des grands cœurs.

Discours de clôture par M. Denis H. Scœcul,
Secrétaire.

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs.

Appelé le dernier du *Cercle Littéraire* à l'honneur de vous adresser ce soir la parole, je crois devoir le faire en peu de mots. L'heure est déjà avancée, et l'ennui arrive souvent avec la fatigue. On m'a dit, du reste, qu'un discours de clôture, pour être poli, devrait être court. Quelqu'un a même poussé la délicatesse jusqu'à me suggérer de ne rien dire du tout: c'était, sans doute, un avis fort charitable, mais l'attention bienveillante avec laquelle nous avons été écoutés, m'engage à dire quelques mots de *nos études et de nos réunions littéraires*.

Il est une chose qui ne laisse dans l'âme ni douleurs ni regrets; une chose qui agrandit l'intelligence en même temps qu'elle ennoblit le cœur; une chose, la seule peut-être, qui présente à l'homme des jouissances mêlées d'aucune amertume. Cette chose, c'est l'étude.

Emporté par les orages de son propre cœur, sans cesse entraîné par ses insatiables désirs, tourmenté par toutes sortes de passions, l'homme, pour marcher avec fermeté dans le sentier du bien, pour se mettre en garde contre les conceptions chimériques et les cruelles déceptions d'une imagination qui s'exalte; l'homme, dis-je, a besoin d'un travail solide et constant. *Le loisir sans étude, dit Sénèque, est une mort, c'est le tombeau d'un homme vivant.* Mais j'ajouterai que cette mort, cette sépulture ne sont pas stériles; elles enfantent souvent la corruption, ou tout au moins l'ennui et l'oisiveté, *deux vilaines bêtes*, comme les appelait Madame de Sévigné. En effet, n'est-ce pas dans les funestes loisirs d'une vie oisive, que l'homme se crée presque toujours d'indicibles douleurs, d'éternels regrets?... N'est-ce pas dans les écarts d'une imagination égarée, que l'homme rêve ce bonheur idéal qu'il voudrait réaliser, et que les années, que dis-je, que les jours emportent dans leur fuite rapide, avant même qu'il ait fini de le rêver...

Le but de nos réunions est donc l'étude. Cette étude comprend l'histoire et la littérature, et j'avoue que je serais bien embarrassé de vous parler de ces deux branches importantes, après les savantes leçons de l'Honorable Surintendant de l'Éducation et du Rév. Messire Desmazures, qui ont inauguré avec un si

brillant succès, les cours publics de l'École Normale, si l'on ne me prodiguait, ce soir, l'indulgence qui m'a été accordée, lorsque je parus pour la première fois devant vous, il y a quelques mois.

D'abord l'histoire: elle est la base et la base indispensable non seulement de l'éducation politique et littéraire, mais encore de l'éducation morale. À l'homme entouré partout d'écueils, elle apprend à vivre et à bien vivre: aux États souvent ballotés au gré des intrigues et des passions, à se gouverner et à se bien gouverner. L'histoire, c'est l'expérience du passé, l'enseignement de l'avenir; c'est le grand livre de tous les siècles et de toutes les générations, ouvert à l'homme, pour qu'il y puise de sublimes leçons. L'histoire, c'est la vieille humanité elle-même, secouant la poussière ensanglantée de sa couche, pour apprendre aux hommes que Dieu seul est grand et qu'eux ne sont rien.

Soit qu'entraînée vers les grandes scènes du passé, notre imagination remontant les siècles, nous fasse admirer l'ordre de la formation et de la succession des Empires; soit que, repliant ses ailes, elle aille errer à travers les ruines antiques de la Grèce et de l'Italie, et nous montre une puissance nouvelle, élevée à côté de ces puissances éteintes; soit que, se rapprochant de plus en plus, elle suive pas à pas les progrès de la civilisation chrétienne, et nous transporte aux grands siècles de Léon X et de Louis XIV, ou aux fureurs révolutionnaires; toujours les grandes leçons abondent, toujours les grands enseignements jaillissent de ces gloires ou de ces désordres, où éclate avec tant de majesté, le Génie Dominateur et Tout Puissant, qui règle les destinées des Nations, et qui à son gré, abaisse ou élève les Empires. Et si, parcourant l'histoire de l'ère chrétienne, nous prêtons l'oreille aux mille voix qui s'élèvent de tous les points du globe; si nous écoutons attentivement toutes les parties de cet immense concert, nous entendrons à travers tous ces bruits, au milieu de toutes ces voix, la grande voix du Christianisme qui, depuis tant de siècles, a enchaîné les peuples à ses sublimes accents, et qui tantôt grondant comme l'orage, quelquefois douce comme la caresse d'une mère, mais toujours puissante, a dicté des lois aux nations et frayé à l'homme la route de la vertu.

Mais il est dans l'histoire une époque grande, solennelle, pour tout ce qui sent battre dans sa poitrine un cœur véritablement Canadien-Français.

Pendant les agitations fiévreuses de la Renaissance; alors que les guerres religieuses ébranlaient l'Europe; tandis que Charles-Quint voyait s'évanouir le rêve de la Monarchie universelle par la rivalité de François Ier; que les Anabaptistes exerçaient leurs ravages en Westphalie et en Alsace; que la réforme passait en France, et devenait religion dominante dans le Danemark; à l'époque où Gustave Wasa abolissait en Suède les Evêchés et les Monastères; où la Prusse se sécularisait et où Albert de Brandebourg, Grand-Maître des Chevaliers Teutoniques se déclarait partisan de la religion réformée; vers le temps où Sigismond Ier faisait d'inutiles efforts pour empêcher les nouvelles doctrines de pénétrer dans la Pologne; où Calvin introduisait le protestantisme à Genève, et où le trône d'Angleterre portait le voluptueux tyran, connu sous le nom de Henri VIII; un homme, parti d'une petite ville de France, après avoir reçu la bénédiction de son Evêque et demandé la protection du Ciel sur le projet qu'il voulait exécuter, venait planter le drapeau français sur les rochers de Stadaconé. C'était JACQUES CARTIER.

C'est alors que nous nous recueillons pour écouter avec un religieux respect les traditions sacrées de la Patrie, et que nous voyons cette terre du Canada que nous habitons, grandir et grandir toujours. Malgré les guerres, malgré les maladies, malgré l'abandon, malgré les persécutions, cet enfant privilégié de la Providence, grandissait toujours, parce que la religion avait veillé à son berceau, et il grandira parce que la Religion préside encore à son adolescence.

Voilà, Mesdames et Messieurs, le champ vaste et fertile que l'histoire offre à nos méditations.

L'autre partie de nos études regarde la *Littérature*. Le temps ne me permet pas d'entrer dans beaucoup de détails. J'aurais voulu parler du choix des livres, je me contenterai de dire que la plus grande libéralité préside à ce choix.

A notre âge, on aime à rêver avec le Poète ; à s'élançer avec lui dans toutes les sublimes inventions de son génie ; à le suivre sur les vagues que Pouragan secoue, et dans les forêts ondoyantes ; à sentir avec lui la brise agiter nos cheveux, à nous recueillir, quand l'astre de la nuit répand ses pâles rayons sur la terre ; à écouter avec lui le murmure du feuillage, et tout ce que la vaste solitude roule de bruits vagues et mystérieux, et tout ce que le cœur de l'homme soupire, de sublimes tristesses, d'immenses douleurs et de joies éphémères. A notre âge, on aime à s'attacher aux pas de l'écrivain, à s'émouvoir de ses émotions, à pleurer de ses douleurs, à rire de sa joie, à aimer de son amour. Mais il y a pour le poète comme pour le *Littérateur honnête homme*, une manière de penser et de sentir, qui ne peut avoir qu'une salutaire influence, parce qu'elle est en réalité la pensée du vrai, le sentiment du beau.

Quant aux écrivains qui n'offrent pour garantie de leurs inspirations et de leurs travaux, qu'une vie souillée de crimes ; quant aux *Littérateurs* qui se sont vautés dans la boue de toutes les infamies, et qui ne connaissent que le mal, nous ne les aimons pas et nous ne les lisons pas, parce que l'homme est tout entier dans ses productions, et que par conséquent les productions de ces hommes portent le cachet du vice imprimé sur le front de l'auteur.

Le désir de savoir, du reste si naturel au cœur de l'homme, n'a besoin que d'être bien guidé pour produire les plus beaux fruits. Les facultés de l'esprit doivent être développées judicieusement et avec harmonie. Et quoique je n'admets pas l'opinion d'un homme distingué, (opinion vraie pour lui,) et qui devrait peut-être me tenir lieu de convicteur, sur l'universalité des talents, et que je croie plutôt, avec M. De Bonald, " que l'art peut faire un homme universel et que la nature toute seule fait un esprit supérieur : et que comme elle n'économise pas les hommes, elle le fait supérieur dans un genre exclusivement aux autres " ; il n'en est pas moins vrai, comme le disent ceux qui ont écrit sur l'éducation, que développer le savoir plus que le sens moral, c'est donner des armes aux mauvaises passions et les rendre d'autant plus dangereuses qu'elles seront entourées d'un plus brillant prestige. Or, c'est précisément pour obtenir ce développement harmonique des facultés, que nous étudions, sous la conduite d'hommes dévoués et éclairés qui, avec leur inépuisable générosité, nous ont donné une Salle, des livres, et ce qui pour nous est plus précieux encore, le secours de leurs lumières et de leur science.

Chaque Séance produit comme résultat de cette étude, un essai ou une discussion sur des sujets philosophiques, historiques ou littéraires. Quand même

ces réunions n'auraient d'autre but que celui d'une causerie familière sur l'histoire, les sciences, la littérature, les beaux-arts, elles seraient déjà d'une très grande utilité. Rien n'est plus rare que de trouver deux hommes qui aient exactement la même somme de connaissances, et ce qui ne se voit peut-être jamais, deux hommes qui aient absolument la même tournure d'esprit : Or, dans ces réunions, où chacun apporte son petit bagage de savoir, et exprime avec liberté l'opinion qu'il s'est formée sur telle ou telle question, il est évident que nous nous aidons mutuellement, et que nous ne saurions manquer de profiter beaucoup de ces causeries. Mais, outre ces avantages, il y a celui que nous procure l'habitude de la parole ; et certes, dans un pays comme le nôtre, où la Tribune Parlementaire se recrute dans toutes les classes de la Société, l'art de bien parler ne doit pas occuper un rang secondaire. Pour nous surtout, qui pour la plupart, nous destinons au Barreau, c'est une espèce de prélude aux luttes que nous aurons à soutenir plus tard, luttes sérieuses, luttes difficiles auxquelles nous ne saurions trop dignement nous préparer.

De toutes les choses qui ont exercé sur le monde une grande influence, il en est peu qui se puisse comparer à l'Éloquence ; l'Orateur fut toujours et partout un homme supérieur. À Athènes comme au Forum Romain ; dans la Chaire Chrétienne comme dans la Tribune Parlementaire ; au Barreau comme sur la tombe des braves ; auprès du Céramique, comme sur les plaines d'Abraham, l'Orateur exerce toujours, sur la foule qui l'environne, le prestige de son art, et l'empire que doit avoir la réunion des qualités physiques, intellectuelles et morales qui constituent le véritable Orateur ; car l'Orateur n'est pas seulement un homme, habile dans l'art de la parole, il est, comme le disait un ancien, *un homme bon et habile dans l'art de la parole, vir bonus dicendi peritus*.

L'Éloquence ne s'acquiert pas, c'est vrai. Pour être éloquent, il faut réellement posséder les diverses qualités qui distinguent l'Orateur. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup que d'avoir acquis l'habitude de la parole ; que de pouvoir s'exprimer correctement et avec facilité ? D'un autre côté, n'arrive-t-il pas souvent que ces qualités se rencontrent chez un homme timide, modeste, et que si aucune préparation ne leur donne le développement dont elles ont besoin, elles resteront enfouies sans jamais se manifester au dehors ? La déclamation et ensuite la discussion révèlent cet homme à lui-même. Et s'il possède véritablement quelque chose de cette inspiration, de ce sentiment passionné qui fait la grande éloquence ; au milieu d'une discussion qui s'échauffe, n'écoulant que cette inspiration, ne sachant quelle secrète puissance l'anime, négligeant ses phrases, ou plutôt les arrachant toutes faites de son âme, il étonnera et écrasera son adversaire ; il aura eu la révélation de son talent.

N'est-ce pas comme vous le disait si éloquentement, il y a quelques semaines, un homme qui a vieilli dans l'étude et qui s'est créé par son caractère honorable autant que par la supériorité de ses talents, l'une des plus brillantes réputations du Barreau Canadien, n'est-ce pas aux applaudissements d'un auditoire enthousiaste, que l'Orateur doit ses plus beaux triomphes ?.... N'est-ce pas à la publicité de ses écrits, que l'écrivain doit ses plus belles, ses plus nobles inspirations ?.... L'artiste ne doit-il pas à l'approbation des connaisseurs, que suit presque toujours la foule, ses plus étourdissants succès ?....

C'est en faisant des études de ce genre, que nous

croyons devoir nous préparer aux événements de l'avenir. Les devoirs de la jeunesse sont des devoirs de préparation, et ces préparations, je suis heureux de le dire, ne sont pas laissées de côté par la jeunesse Canadienne. Et ces quelques hommes, ces gloires du passé, ces sublimes débris d'une génération presque éteinte qui, couronnés de leurs lauriers ne paraissent demeurer parmi nous, que pour voir s'ils trouveront dans la génération qui s'élève des cœurs aussi nobles, aussi dévoués, aussi patriotiques que ceux qui battent dans leur poitrine, applaudissent avec joie, je le sais, du fond de leur retraite, à nos humbles efforts.

Et quand la mort viendra leur offrir la récompense réservée à la vertu et au dévouement, ils diront à leurs frères d'autrefois, que leurs fils sont dignes d'eux, et qu'eux aussi ils aiment et chérissent leur Patrie.

Mais j'abuse de votre patience, Mesdames et Messieurs. J'avais promis d'être court, et me voilà surpris en flagrant délit de verbiage. On est long quand on parle de ce que l'on aime, et moi j'aime le *Cercle Littéraire*, comme j'aime tous les Institutions qui ont la Religion pour base, le travail pour moyen, et pour but le progrès. J'aime mes jeunes confrères qui en font partie ; j'aime l'étude que nous faisons ensemble, j'aime le vénérable Prêtre qui nous guide de ses lumières ; j'aime les nobles efforts de mes amis pour devenir des citoyens instruits et éclairés ; jamais, (et en ceci je ne suis que l'interprète de leur pensée à tous,) jamais nous ne sommes plus fiers. Messieurs, que lorsque ces efforts nous attirent vos applaudissements ; jamais plus heureux, Mesdames, que lorsqu'ils nous méritent vos sympathies.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en consignants ici la notice qui vient de paraître dans le *Courrier du Canada*, sur M. Laurent Thomas Bédard, prêtre, ancien chapelain de l'Hôpital-Général de Québec. De telles vies sont un précieux trésor pour le pays qu'elles honorent.

M. Bédard était né à Charlebourg le 14 octobre 1787, et avait été ordonné prêtre le 3 janvier 1813 ; il était par conséquent dans la 72^{ème} année de son âge et la 47^{ème} de sa prêtrise. Au début de sa carrière sacerdotale, il fut employé comme vicaire de la cathédrale et s'acquitta, en cette qualité, l'estime générale des citoyens de Québec, par son zèle et son activité. En 1817, il fut nommé curé de la paroisse de Sainte-Croix qu'il fut obligé de quitter, deux ans après pour prendre un genre de ministère plus en rapport avec ses forces épuisées par le travail. Ce fut alors, en 1819, qu'on le chargea du soin de l'établissement de l'Hôpital-Général où il a laissé de si précieux souvenirs. Il dirigea cette maison si utile à la religion, pendant 32 ans, avec une prudence et une charité au-dessus de tout éloge. En 1851, il obtint sa retraite, nécessitée par le mauvais état de sa santé qui le rendait incapable de se livrer à un travail assidu. Plus tard, sa santé s'étant un peu améliorée, il aimait à aller rendre service à ses confrères du voisinage, pour qui c'était un bonheur de jouir de sa société et de profiter de sa longue expérience. Dans l'automne de 1857, il consentit à aller prendre soin de la paroisse de St. Joseph de la Pointe Levi, pour permettre

au curé, M. Routier, de faire un voyage en Europe, pour le rétablissement de sa santé. L'automne dernier, il avait entrepris de rendre encore le même service à ce digne prêtre, obligé de quitter l'exercice du saint ministère, pour se mettre de nouveau sous le traitement d'un médecin. Il avait pu remplir sa tâche, sans que sa santé parut en souffrir ; la veille même de sa mort, rien ne faisait présager chez lui une fin prochaine ; au contraire tout contribuait à faire espérer que le moment en était encore bien éloigné.—Il avait coutume de se lever, chaque jour, dès 4 heures du matin, pour pouvoir vaquer à ses exercices de piété, avant de se rendre à l'église.—Mercredi dernier, vers 5½ heures, comme il n'était pas encore sorti de sa chambre, on alla voir ce qui pouvait l'y retenir, et on le trouva mort dans son lit : l'aspect de sa figure était aussi calme que s'il avait été enseveli dans le plus tranquille sommeil. On croit que sa mort a été causée par une maladie de cœur.

Le vénérable défunt était un de ces caractères ouverts qui attirent les sympathies. Rempli de charité, il distribuait en bonnes œuvres tout ce dont il pouvait disposer. Les personnes qui étaient dans la peine étaient assurées de trouver auprès de lui encouragement et consolation. Un grand nombre de ses confrères lui avaient donné toute leur confiance, et s'estimaient heureux de recourir à ses lumières et à ses conseils. Sa mort les prive d'un ami et d'un père, dont l'affection leur était toujours assurée, et sera pour eux une source de regrets bien mérités. Quoique la fin de ce prêtre selon le cœur de Dieu ait été soudaine, nous savons qu'il s'y préparait tous les jours, et nous ne doutons pas qu'il n'ait obtenu miséricorde du juste rénumérateur de la vertu.

Economic et Charité.

Un riche rentier reprochait un jour à un de ses domestiques, sa prodigalité ; en effet, cet homme avait jeté au feu pour l'allumer plus facilement, un bout de chandelle. Une bonne Religieuse qui venait implorer la charité de ce Monsieur, fut témoin involontaire de cette petite scène ; elle ne put s'empêcher de penser, en entendant cette boutade d'économic, à laquelle elle donnait peut-être un autre nom, qu'elle ne ferait pas ce jour-là une grosse recette. Quel ne fut pas son étonnement quand M. *** lui remit cinquante piastres pour ses pauvres ? Elle ne put cacher un mouvement de surprise. *Ma bonne sœur*, lui dit alors cet excellent Mr., *c'est en ne laissant jamais rien perdre que je suis devenu assez riche pour pouvoir toujours donner.*

La Passion prédite par l'Enfant Jésus.

Un jour dans Nazareth, où vivait le Messie,
Auprès d'un Charpentier travaillait un Enfant.
De ses petites mains, il maniait la scie,
Qui sur le bois courait grinçant.

Une femme douce et modeste,
A côté de l'enfant attentive filait,
Lui souriant parfois ; et d'un regard céleste
De temps en temps le surveillait.

Suspendant son travail, le Charpentier contemple
L'ébauche du Jeune Ouvrier,
A qui, matin et soir, lui-même sert d'exemple,
Comme le Chef de l'atelier.

A cette modeste demeure
Le Ciel sourit bénévolement :
Car on y pratique à toute heure
Le travail, la prière et le recueillement.

Cet homme, c'est Joseph ; cette femme, Marie :
Et puis Jésus, l'Enfant du Ciel.
Ici, voilà sept ans qu'à la Vierge choisie
Apparut l'Ange Gabriel.

Jésus avait sept ans, lorsque ses mains divines
Se livraient au labeur, enseignant aux humains
Qu'ici-bas le travail enlève les épines
Qu'ils rencontrent dans leurs chemins.

Sur l'ouvrage qui le captive,
Et que, dès le matin, il poursuit sans repos,
La Mère toujours attentive,
A Jésus adresse ces mots :

—Est-ce, ô mon divin Fils ! pour notre sanctuaire
Que vos mains façonnent ce bois ?
—Non, ma mère : Je fais une petite croix
Qui grandira sur le Calvaire.

Car un jour ce gibet, si honteux aujourd'hui,
Se perpétuera d'âge en âge ;
Et le Monde Romain, ses dieux, son esclavage
Tomberont devant lui.

La Croix réunira le ciel avec la terre,
Et l'homme avec son Créateur :
Et des peuples nouveaux cette Croix salutaire
Sera le signe rédempteur.

Une sainte tristesse alors saisit sa Mère....
Lui priait et disait, en élevant ses yeux :
Que votre volonté, mon Père,
Soit faite sur la terre ainsi que dans les cieux !

PHILIPPE VIGNE.

LA MAMAN DE HUIT ANS,

PAR MADAME LA COMTESSE DE COLMAR.

(Suite et fin.)

V

Mais quand le soir venu, Rosa se rendit chez madame Wilson, celle-ci, ne put la recevoir, car, en revenant de l'église, elle avait été obligée de se mettre au lit, ses souffrances de poitrine l'ayant reprise avec une grande violence.

Ses protégés, si joyeux le matin, si pleins de confiance dans l'avenir heureux qu'elle leur avait promis, ne songèrent guère qu'ils seraient sitôt et pour longtemps privés de sa protection. On ordonna de suite le changement de climat à madame Wilson, qui partit précipitamment, emmenant cette fois avec elle Sophie dont elle ne voulait plus laisser gâter les heureuses dispositions qu'elle était parvenue à éveiller. Rosa resta donc seule avec sa lutte continuelle

contre la misère ; elle n'avait plus de ces douces paroles qui l'encourageaient ; elle n'avait plus de secours à espérer, et, de plus, elle avait la douleur de savoir que sa bienfaitrice allait mourir peut-être.

Chaque fois qu'elle passait devant les fenêtres de l'hôtel où, autrefois, elle avait été si charitablement accueillie, son cœur se gonflait et elle adressait au ciel une prière pour le retour des chères absentes.

Six mois se passèrent : l'ouvrage de la fabrique lui donnait assez pour faire vivre la famille, mais le propriétaire de leur petit logement se lassa d'attendre un paiement qui n'arrivait jamais, et leur signifia enfin leur congé.

Et madame Wilson ne revenait pas !... Il fallut quitter la maison ; et, à force de chercher, Rosa trouva une misérable chambre tout au fond d'une ruelle mal famée. Cette chambre ne prenait jour que par une espèce de lucarne dans le toit ; le sol en terre battue, était inégal et humide, mais la pauvre enfant ne pouvait pas choisir, elle n'avait pas d'argent.

Un voisin charitable transporta sur sa charrette à bras, les deux lits, le petit berceau, deux chaises boiteuses et une table, seuls objets que le propriétaire inexorable voulut laisser partir, et on s'installa le cœur bien triste dans le misérable réduit.

Mais Richards ne put supporter cette nouvelle épreuve ; le chagrin qu'il éprouva et l'état malsain de la maison, firent empirer ses douleurs, et, après quelques semaines de souffrance et d'angoisse, il s'éteignit dans les bras de sa fille.

L'humble convoi des pauvres fut suivi des quatre enfants en pleurs. Lorsque la terre eut recouvert le cercueil, Rosa sentit un frisson au cœur : elle avait été malheureuse jusqu'alors, mais elle n'avait point été orpheline !

En rentrant dans leur chambre de deuil, les pauvres enfants se serrèrent les uns contre les autres et s'embrassèrent en pleurant.

Mais le pauvre ne peut longtemps se livrer à la douleur, les nécessités de la vie l'appellent à l'action. Aussi, dès le lendemain, Rosa reprit son travail. Les orphelins se dispersèrent, les uns à l'école gratuite, l'autre à la *salle d'asile*, et Rosa, chef désormais de la famille, à l'atelier.

Mais de nouveaux malheurs attendaient notre héroïne. Elle sentait ses forces s'épuiser et un jour vint où elle ne put plus quitter son grabat. Ses frères coururent chercher le voisin complaisant qui les avait déjà aidés, et, quand il eut promis de prendre soin de ceux qu'elle appelait "*ses enfants*," Rosa consentit à se laisser porter à l'hospice.

En passant devant l'hôtel de madame Wilson, elle écarta les rideaux du brancard sur lequel elle était étendue, et un rayon de joie vint éclairer son regard ; — une chaise de poste était arrêtée devant la porte cochère et elle put distinguer la forme légère de Sophie, debout sur le marche-pied : mais un accès de toux la força à laisser retomber le rideau, et, portant ses deux mains à sa poitrine déchirée, elle s'écria douloureusement :

Elles sont venues ! — Mais trop tard !

VI

Dès le lendemain, une voiture s'arrêtait à la porte de la chétive habitation que Rosa avait quitté pour l'hospice. Madame Wilson et Sophie en descendirent, s'informant avec anxiété auprès des voisins de l'absence de leur jeune protégée et de sa famille. Elles apprirent alors la triste histoire du changement de domicile qu'elles connaissaient du reste en partie

déjà, puisqu'elles s'étaient d'abord fait conduire à l'ancienne demeure, où elles avaient appris la mort du père, les fatigues de la pauvre Rosa et enfin son départ pour l'hospice. Elles furent navrées au récit de tous ces malheurs, coururent aussitôt chez celui qui avait recueilli les petits orphelins, et, en les lui recommandant, elles lui laissèrent une somme d'argent pour l'aider dans l'œuvre de charité qu'il avait si bien commencée.

En remontant en voiture, Sophie se jeta tout en larmes dans les bras de sa mère ; elle avait le cœur gros de regrets et sa conscience toute pleine de remords. Madame Wilson, étonnée et effrayée de la violence de ses sanglots, l'interrogeait en vain sur la cause de cette douleur exagérée ; elle ne pouvait obtenir d'autre réponse que : " C'est ma faute ! c'est ma faute !!! "

A force de caresses et de douces paroles consolantes, le calme se rétablit peu à peu, et madame Wilson apprit que la veille de leur départ pour l'Italie, la tante de Sophie avait donné à celle-ci dix belles pièces d'or pour servir à ses menus plaisirs. Elle avait tout de suite pensé à se faire conduire chez Rosa pour laisser à celle-ci la moitié de sa bourse ; mais tout occupée des préparatifs à faire, entraînée par sa tante pour les différentes emplettes, dont celle-ci s'était chargée à la place de sa belle-sœur, trop souffrante pour s'occuper de quoi que ce fût, elle avait négligé cette première résolution ; enfin, l'ajournant d'heure en heure, elle était arrivée à celle du départ sans l'avoir accomplie. Elle ne pouvait pas, une fois partie, réparer sa coupable négligence, puisqu'elle ne savait point assez bien écrire pour prier sa tante de la remplacer auprès de Rosa, et madame Wilson était si malade, qu'on ne pouvait songer à la préoccuper d'affaires pareilles ; les regrets s'éteignirent peu à peu, et les mille distractions d'un voyage prolongé vinrent bientôt faire oublier Rosa. Quand madame Wilson fut remise, elle songea bientôt à sa petite protégée et en écrivit à sa belle-sœur, en la priant de vouloir bien faire une visite à cette intéressante famille et lui porter, de sa part, quelques secours en attendant son retour, qui devait être très-prochain. Mais la tante Marguerite était du nombre de ces femmes du monde qui, très-pressées pour satisfaire un de leurs propres caprices, ne le sont jamais quand leur intérêt personnel n'est point en jeu ; de ces femmes qui se croient charitables, lorsqu'elles jettent une pièce d'argent à un pauvre, dont les plaies hideuses les dégoûtent, ou à une mère de famille, dont les enfants en haillons excitent leur sensiblerie, mais qui ne vont jamais volontairement chercher de ces spectacles, qui attendrissent leurs nerfs bien plutôt que leur cœur. Elle remit donc aussi d'un jour à l'autre sa visite à la petite orpheline, et madame Wilson arriva avant qu'elle ne se fût décidée à la faire.

Sophie, après avoir avoué sa négligence, supplia sa mère de vouloir bien l'aider à la réparer, et de lui permettre d'aller à l'hospice voir Rosa et lui porter quelques encouragements. Le cocher reçut l'ordre de tourner bride et ces dames furent bientôt arrivées à l'hôpital et conduites auprès du lit de la malade.

— Oh ! chère Rosa, s'écria Sophie en lui prenant les mains, avec quelle douleur je vous retrouve ici.

— Et moi, chère demoiselle, que je suis heureuse et reconnaissante de vous revoir enfin ! J'ai beaucoup souffert, je souffre encore beaucoup, mais votre présence me console.

Madame Wilson fut péniblement affectée à la vue du changement qui, en quelques mois, s'était opéré dans les traits de cette enfant : elle interrogea en se-

cret le médecin qui était chargé de la soigner, et acquit la triste certitude qu'elle était condamnée à mourir.

En la quittant, on la recommanda tout particulièrement aux soins des gardes-malades, et on lui promit de revenir le lendemain.

Sophie avait le cœur occupé d'un grand projet, qu'elle n'osait confier à sa mère, parce qu'elle sentait en elle-même, qu'elle ne méritait point qu'elle lui en accordât la réalisation. Mais, poussée par la pitié et les regrets, elle se décida, après quelques heures de lutte, à en parler à madame Wilson qui, heureuse de voir avec quel zèle, elle désirait réparer le mal, qu'avec plus de fermeté et de résolution, elle aurait pu éviter, se hâta de lui laisser le champ libre.

Dès le lendemain, la vieille nourrice de Sophie reçut une lettre qui l'appelait à Londres ; elle habitait une campagne de madame Wilson, à quelques lieues de Greenwich, et elle ne fut pas longue à se rendre à l'appel. On lui confia sa chère petite Sophie, à la grande joie de toutes deux, et celle-ci jusque bien après le départ de la chaise de poste lui répétait :

— Vous entendez, nourrice, maman vous a dit que vous me laisseriez tout arranger à ma guise.

Rosa fut exactement visitée par madame Wilson tous les jours, mais elle s'attristait de ne plus voir Sophie, n'osant toutefois se plaindre de son absence. Elle demandait parfois avec timidité si on ne lui amènerait jamais ses petits frères et sa sœur ; elle désirait tant les embrasser ! La maladie ne faisait point de progrès, elle ne souffrait point, mais une prostration générale des forces l'empêchait de faire le moindre mouvement. Un matin, sa providence terrestre, comme elle appelait souvent la bonne madame Wilson, vint de bonne heure ; elle portait sur son bras un chaud manteau à capuchon et un petit bonnet de laine.

Allons Rosa, nous allons nous lever un peu, essayer nos forces, ma chère fille ; le médecin permet une petite promenade en voiture.

Avec l'aide de la garde-malade, elle fut habillée, enveloppée dans le manteau ; on lui rabattit le capuchon sur le front ; le domestique de madame Wilson vint la porter jusqu'à la voiture et la déposer doucement sur un matelas et des coussins préparés pour la recevoir. La mère de Sophie s'installa à ses côtés, et les chevaux partirent d'un pas mesuré pour éviter des secousses à la malade.

On sortit de la ville : bientôt les arbres, la verdure, des fleurs parurent aux yeux ravis de la pauvre petite ; l'air pur et frais pénétra dans ses poumons et rafraîchit leur brûlante douleur. Ses regards erraient des vertes prairies au ciel bleu, des jardins émaillés aux rideaux de soie rose qui ornaient la calèche, puis s'arrêtaient en se remplissant de larmes sur sa chère bienfaitrice assise à ses côtés. Elle ne pouvait parler, elle se sentait si heureuse ; elle songait à son entrée à l'hospice ; elle revoyait le lit de misère dans lequel elle y avait été portée ; elle se souvenait de son cri désespéré. Il est trop tard ! Elle ressentait les mêmes souffrances qui alors déjà lui déchiraient la poitrine ; elle se disait encore : Il est trop tard ! trop tard pour me guérir, mais point pour me consoler. Et en retour de ces ineffables consolations que la charité lui versait si tendrement, elle appelait les bénédictions d'en haut, et quoique ses lèvres se tussent encore, son cœur parlait avec Dieu.

Elle s'endormit. C'était le premier sommeil depuis de bien longs jours ; le bercement de la voiture l'avait eausé, il s'arrêta avec lui, et Rosa en s'éveillant vit en face d'elle une petite maisonnette ensevelie, d'un

côté, sous le lierre et la vigne vierge, et de l'autre, sous une quantité de roses blanches. Le jardin qui s'étendait à gauche était une petite miniature où lilas et cythes, roses et seringas, dahlias et œillets de poète se succédaient dans une variété sans fin. Le volubilis et la jacinthe luttèrent ensemble, l'églantier musqué et le jasmin se confondaient ; ils envahissaient les allées, grimpaient aux fenêtres. Les roses de toutes espèces, de toutes nuances et de tous noms rivalisaient d'éclat et de fraîcheur, prôtaient leurs suaves parfums pour embaumer l'air, et mariaient leurs brillantes couleurs pour embellir cette jolie petite retraite.

Rosa vit tout cela avec le coup d'œil rapide de la fièvre ; elle admirait tant qu'elle n'entendit point ouvrir la portière ni baisser le marchepied. Elle rêvait à elle en entendant une voix qui s'écriait :

—Rosa, chère Rosa !

C'était Sophie.

Le domestique vint de nouveau la soulever dans ses bras, et elle fut portée jusque dans la première chambre de la maisonnette. Derrière la porte entrouverte de la seconde chambre, il lui sembla entendre comme le chuchotement de voix enfantines qui la firent tressaillir, et comme elle regardait avec une anxiété interrogatrice :

—Oui, chère Rosa, dit madame Wilson, vous avez raison, ce sont eux.

La porte s'ouvrit, et d'un bond Jacques, Robert et Caroline s'élançèrent dans les bras de leur petite maman.

Ils étaient gras et roses, de jolies petites blouses d'indienné les paraient, et leurs cheveux bouclaient tout autour de la tête ; ils formaient un contraste frappant avec leur sœur aînée ; c'étaient comme de frais boutons de rose sur lesquels se penchait avec mélancolie un lys blanc dont le vent aurait brisé la tige. Madame Wilson ne put s'empêcher de dire à Sophie, avec des larmes dans la voix :

—Pauvres innocents ! ils sont heureux de revoir leur sœur, et pourtant ce sont eux qui l'ont mée !

VII

La malade fut confortablement installée dans un lit bien blanc ; elle était fatiguée et ne tarda pas à s'endormir. La vieille nourrice resta auprès d'elle, tandis que Sophie, emmenant les petits enfants, se hâta d'aller trouver sa mère dont elle avait été privée depuis plusieurs jours. Il lui tardait de lui rendre compte des efforts qu'elle avait faits pour réparer sa faute.

Eh bien ! ma fille, êtes-vous contente ? Je vous avoue que moi je me trouve toute heureuse : mon cœur se réjouit avec vous et de la joie que vous avez donnée et de la persévérance, du bon goût, du zèle que vous avez mis à réaliser votre charitable projet. Voyons, racontez-moi comment vous l'avez arrangé tout cela.

—Ce n'était pas difficile, Maman, votre générosité aplanissait tout cela. En arrivant ici, j'ai commencé à installer Jacques et Robert chez le jardinier, ne gardant que Caroline avec moi, car je me suis souvenue de ce que vous m'avez si souvent répété, c'est qu'il ne faut point se surcharger si on veut bien accomplir une tâche. Puis, j'ai fait porter dans le *cottage* les meubles que je croyais utiles ; j'ai fait nettoyer et arranger le jardin, qu'un peu de désordre avait envahi,

j'ai fait faire des vêtements à nos orphelins et je vous ai écrit alors : Tout est prêt.

—Et comment ont été les enfants ?

—Bien sages et dociles. Sarah est enchantée des deux garçons et son mari dit qu'il veut en faire deux bons jardiniers. Quant à Caroline, je me la suis appropriée entièrement, j'ai mis son petit lit à côté du mien, et c'est moi qui la lave et l'habille soir et matin. Vous souvenez-vous, maman, qu'il n'y a pas bien longtemps, je ne savais, ou plutôt ne voulais pas le faire pour moi-même : je me suis corrigée de ma paresse orgueilleuse, parce que je vous aime.—Et elle tendit son front aux baisers de sa mère.

Vers le soir, on retourna en famille auprès de Rosa ; elle était assise sur son lit et promenait des yeux attendris sur tout ce qui l'entourait ; en apercevant ses bienfaitrices, elle joignit les mains.

—Venez, venez vite ! depuis que je me suis réveillée dans ce petit paradis, je remercie Dieu et la Ste. Vierge de toute l'effusion de mon cœur ; à votre tour maintenant, que je vous dise tout mon bonheur. Oh ! merci... merci... Et voyez donc *mes petits*. Sont-ils beaux ! Sont-ils heureux !... Ce sont des anges comme ceux que je verrai bientôt dans le ciel, car vous ne savez pas, maman est venue me chercher, elle m'a dit qu'il y avait longtemps qu'elle m'attendait, et qu'enfin le bon Dieu a bien voulu m'appeler, et je vais aller la retrouver !...

Ses yeux brillaient et une fièvre ardente s'était emparée d'elle. On envoya chercher le médecin du village, qui déclara que c'était la dernière période de la maladie, et que la première crise l'emporterait. On fit coucher les enfants et on envoya chercher à la ville voisine, l'aumônier de la chapelle catholique. La nuit se passa fort agitée ; et ni madame Wilson ni sa fille ne quittèrent la chambre de Rosa. Vers le matin, la fièvre se calma ; elle reprit connaissance, mais elle savait qu'elle allait mourir !...

Elle demanda tout bas à Sophie si elle ne pouvait voir un prêtre *avant de partir*, et leva vers le ciel un regard de reconnaissance et d'amour quand elle apprit qu'on en attendait un d'un moment à l'autre.

Il vint, et ses yeux étaient pleins de larmes quand en quittant Rosa il alla retrouver ces dames.

—C'est un ange ! dit-il. Quelle foi ! quel courage ! elle est digne de recevoir son Dieu et, malgré son âge, je vais lui faire faire sa première Communion. Je reviendrai demain matin ; d'ici là, Madame, que votre grand cœur la prépare à cet acte solennel.

Madame Wilson se rendit auprès de Rosa et s'écria pendant plusieurs heures du spectacle de cette âme d'enfant si pleine de foi et de résignation.

C'était merveilleux : elle avait de l'éloquence pour exprimer ce qu'elle sentait si vivement. La nuit fut assez bonne, et dès le matin madame Wilson reprit avec elle l'entretien de la veille.

—Mais n'avez-vous donc jamais éprouvé des moments de découragement et de dégoût, ma pauvre enfant, au milieu des rudes épreuves auxquelles vous avez été soumise si jeune ?

—Quand j'étais fatiguée, je pensais à la Sainte Famille travaillant dans l'atelier, et je songeais aux divines mains du petit Enfant Jésus qui maniaient les rudes outils de charpentier ; quand je souffrais, je me souvenais des souffrances du petit Jésus dans la pauvreté de la crèche et dans sa fuite en Égypte. Oh ! le petit Jésus, Madame ! Vous ne savez pas tout ce qu'il a été pour moi : il a été mon guide, mon soutien, mon conseil. Le jour, je le voyais à mes côtés, il me semblait qu'il me regardait travailler, et mes

labeurs s'en allégeaient ; la nuit, je le retrouvais encore dans mes songes, et il me disait de douces paroles de consolation et d'encouragement. Cher petit Jésus, que je vous aime et que je vous remercie ! Je vais vous recevoir tout à l'heure dans un cœur qui est bien réellement et depuis longtemps toujours tout à vous ; et après cela j'irais auprès de vous, je serais toujours auprès de vous, et vous me mettez sur la tête cette jolie couronne blanche que je vous ai vu si souvent m'apporter dans mes rêves.

Au même instant, Sophie entra tenant d'une main un voile de mousseline et de l'autre une couronne qu'elle avait tressée avec les roses blanches qui ombrageaient la maisonnette. Elle se mit en devoir de parer Rosa. Celle-ci regardait la couronne :

— C'est bien cela... toute blanche comme l'innocent petit Jésus ; mais celle-ci se fanera, celle de là-haut durera toujours ! Que je serai heureuse ! que je vais prier pour vous, chère demoiselle ; Jésus vous aime et veille aussi sur vous.

Un crucifix posé sur un table recouverte d'une nappe blanche, des bougies allumées, des bouquets disposés çà et là dans des vases et des fleurs jetées sur le lit de la petite communiant, tels furent les simples mais touchant préparatifs qu'acheva Sophie. Madame Wilson contemplait les deux jeunes filles avec un attendrissement visible ; mille réflexions lui arrivaient : elle se rappelait le passé, le jour où elle vit pour la première fois cette pauvre orpheline, qui cachait alors sous une apparence si gauche et si timide une foi si ardente et un cœur si riche ; elle suivait avec étonnement les développements de cet esprit à qui il n'avait fallu que quelques épreuves de plus pour prendre une ampleur et une force qui surprenaient chez une si jeune enfant. Elle revoyait aussi Sophie *indolente, capricieuse, volontaire* et elle bénissait Dieu dans son âme ! Aussi suivait-elle sa fille dans chacun de ses mouvements, et elle découvrait partout une pensée délicate ; le Christ était placé de manière à ce que Rosa pût le bien contempler ; les bougies étaient plus éloignées afin de ménager les yeux de la malade, et des vases posés devant elle en affaiblissaient l'éclat. Mais ce qui émut le plus madame Wilson et ravit de joie la pauvre mourante, ce fut un portrait de l'Enfant Jésus que Sophie alla prendre dans sa chambre pour le pendre aux pieds du lit de son amie. Le cœur, la foi, la pensée chrétienne s'étaient développés en Sophie ; la grâce lui avait fait faire des pas de géant ; aussi l'amour maternel offrait-il à Dieu sa reconnaissance, et essayait-il de la lui prouver, en adoucissant les derniers moments de cette pauvre orpheline qu'il avait choisie dans sa miséricorde, comme un instrument de conversion. Tous les serviteurs de la maison s'étaient rendus processionnellement jusqu'à la grille au devant du ministre de Jésus-Christ, afin de servir d'escorte au Dieu qui allait venir, d'une manière plus spéciale, consoler la souffrance et couronner la foi. Quand la pauvre petite vit le prêtre entrer dans sa chambre, qu'elle contempla les apprêts solennels de la cérémonie, un rayon de divine joie vint illuminer son front, elle laissa tomber un regard humide sur trois charmantes têtes de *ses enfants*, inclinées à côté de son lit et murmura tout bas :

— Mon Dieu, en ce moment solennel, c'est pour eux que je vous supplie, bénissez-les ! Petit Jésus, soyez aussi leur compagnon de toute leur vie comme vous avez daigné être le mien ; je vous les donne : gardez-les-moi afin qu'ils arrivent aussi un jour nous retrouver dans le ciel.

Quelques piques paroles d'exhortation furent prononcées par le ministre du Seigneur, qui lui donna ensuite la sainte Communion, puis l'Extrême-Onction.

On la laissa seule avec son recueillement, son bonheur, son extase. Enveloppée de son voile de mousseline, sa petite figure pâlie et allongée par la souffrance avait une expression angélique qui laissa un souvenir profond chez tous les assistants.

La nourrice, chargée de rester près d'elle, la vit s'assoupir peu à peu : sa tête reposait sur son oreiller, ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et à travers ses doigts amaigris, brillait la petite croix d'acier de son chapelet : elle ressemblait à un ange. C'était un ange ! car elle venait de s'endormir dans la paix de Dieu.

Sophie devint dès lors la *petite maman* : elle remplaça Rosa par ses soins assidus, ses enseignements pieux. Caroline eut une éducation convenable à sa position et, à son tour, remplaça Sophie auprès de madame Wilson quand, plus tard, celle-ci étant mariée, fut obligée de quitter la maison maternelle pour celle de son mari. Jacques et Robert devinrent sous la tutelle bienveillante du bon Spencer le jardinier, d'habiles ouvriers comme lui et lui succédèrent lorsque l'âge et les infirmités vinrent l'empêcher de travailler. Le souvenir de Rosa est toujours présent à tous, et sa tombe n'est jamais sans fleurs ; la reconnaissance et l'amitié les cultivent : et lorsque les fêtes de Noël et de Pâques réunissent la famille, il y a toujours une parole de regret et d'amour pour la *petite maman*.

On reprochait à l'empereur Sigismond qu'il combattait de grâces ses ennemis, au lieu de les châtier comme ils le méritaient : *n'est-ce pas assez les punir*, répondit-il, *que de les forcer à devenir mes amis ?*

Que cette parole est belle, et comme il ferait bon vivre ici bas, si l'on ne se vengeait jamais des inimitiés que l'on rencontre sur sa route qu'à la manière de l'empereur Sigismond.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 40 contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2.50 par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boîte 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.